

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

*“Aime Dieu et*



*va ton chemin.”*

# Bulletin de l'Union-Allet

VOL. IX.

MONTRÉAL, JUIN ET JUILLET 1882.

Nos. 8 et 9.

## SOMMAIRE.

COMPTE-RENDU COMPLET ET OFFICIEL DE LA VISITE DU GÉNÉRAL DE CHARETTE AU CANADA ET DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ZOUAVES PONTIFICAUX, TENUE A ST. HYACINTHE, LE 22 JUIN 1882.

### Le General de Charette au Canada.

“AIME DIEU ET VA TON CHEMIN.”

L'annonce de la visite du général de Charette au Canada a été pour les zouaves canadiens une bonne nouvelle. Ils allaient revoir cette noble figure qui, autrefois, à la tête du régiment, les conduisait à travers les plaines de l'Italie, pleins de confiance, d'ardeur et de foi; cette figure bien-aimée, objet des rêves du passé et des espérances de l'avenir. Aussi, avec quel zèle se sont-ils préparés à recevoir leur ancien lieutenant-colonel; rien n'a été omis, qui pouvait rendre ici son séjour agréable et utile.

Il est bien évident que les zouaves avaient pour devoir d'en agir ainsi, et nous ne doutions pas que leur joie fût partagée par toute la population catholique du Canada. En effet, les Canadiens-Français descendants des Champlain, des Montcalm, des Lévis, des Salaberry et de tant d'autres guerriers, pouvaient-ils rester indifférents à la présence au milieu d'eux du héros de Castelfidardo, de Mentana et de Viterbe. Les catholiques du Canada, cette terre de foi qui a vu tant de saints et de zélés confesseurs, pouvaient-ils ne pas acclamer et fêter le plus noble parmi

les défenseurs de la papauté; celui qui a refusé les plus grands honneurs que sa patrie pouvait lui offrir, pour se dévouer plus librement à la défense de la plus sainte des causes.

C'est avec orgueil que nous avons vu l'amour et l'enthousiasme avec lesquels le général de Charette a été reçu par nos compatriotes. Ah! il fait bon de vivre dans un pays qui sait si bien apprécier le vrai mérite, la véritable grandeur. Il y a là plus qu'une espérance pour l'avenir, il y a la certitude que les Canadiens aiment la cause des zouaves pontificaux et en sont de fidèles partisans. Il y a de plus la preuve que notre peuple participe dans une large part à la mission divine de la vieille France, notre ancienne mère-patrie.

Puisse notre cher Canada, instruit par l'exemple de la France actuelle, sortir victorieux des épreuves que la Providence envoie toujours aux nations auxquelles elle accorde de hautes destinées.

### M. le Général Marquis Athanase de Charette de la Contrie.

(BIOGRAPHIE.)

Charette est l'une des grandes figures modernes, entourée de l'auréole des gloires de la Vendée.

François Charette, son grand oncle, commanda les “les géants” comme Napoléon les appelait. Châteaubriand le surnomma “le grand capitaine,” et le vainqueur d'Austerlitz ne trouva pas le surnom

exagéré. Charette était très-énergique. Quand on le fusilla, il fallait bien qu'il mourût, mais comme un dernier défi à la canaille, le géant fusillé resta debout. Il fallut qu'on le couchât par terre. Il mourut pour la cause sainte qu'il défendait, léguant à la France la renommée de grand capitaine et un petit neveu qui a tenu vaillamment l'épée au service de l'Eglise et de la patrie depuis plus de vingt ans.

Le général de Charette sait toutes ces choses ; il les aurait ignorées, qu'il les aurait senties. On ne descend pas impunément des héros.

Si la fidélité impose de durs sacrifices en ce monde, assurément c'est aux natures de soldat. Son nom lui interdisait de servir un gouvernement qu'il regardait comme illégitime, et il alla apprendre le noble métier des armes chez François d'Autriche. La Providence sut gré à Athanase de Charette de ce dévouement que chacun comprit. Il retrouva la France et les Français à Rome. Au surplus, le jeune officier était à la plus haute école de l'honneur et du devoir. François d'Autriche était un chevalier échappé du moyen âge. Il offrit au Pape d'entrer comme simple soldat dans l'armée pontificale. Le Pape refusa, François lui envoya Charette.

Ce siècle devait avoir l'honneur de la plus sainte, de la plus illustre croisade. Dans mille ans, on criera au roman quand on racontera la légende de M. de Charette et des zouaves. La délivrance du Saint Sépulchre était une belle chose ; mais que les Sarrasins eussent ou n'eussent pas le tombeau du Christ, le Christ n'en était pas moins ressuscité. A Rome, c'était la papauté et le vicaire de Jésus-Christ, en chair et en os, que la France catholique devait défendre jusqu'à la dernière heure.

Les croisés de Godefroi de Bouillon et les Vendéens de Charette et de Cathelineau étaient les exécuteurs testamentaires de la foi et de la fidélité de leur siècle ; les croisés de Lamoricière et de Charette faisaient rêver de Saint-Louis et de Bayard dans un temps de coulisiers et de croupiers de roulette.

Il y a deux phases principales dans la vie du marquis Athanase de Charette. La première est à Rome où il apparaît comme un croisé doublé d'un magnifique chef de mousquetaire.

Il n'est que simple capitaine, mais il est déjà le chef moral de toute cette noblesse, de toute cette bourgeoisie d'élite, qui vient chercher la mort pour Dieu et pour sa foi, mais qui veut qu'on l'y conduise noblement. La belle figure de Charette, aux lignes des Bourbons, aux arêtes des Condé, ce regard mobile, qui se change en éclairs ; cette haute stature qui domine ses compagnons ; bref, cet ensemble de soldat et de grand seigneur, tout cela fascine et on se serre autour de lui.

C'était en 1860. Lamoricière venait de former un noyau de courageux jeunes hommes en protestation des envahissements de la Révolution. Bec-de-Lièvre, un autre brave, en était le commandant.

Voilà une troupe exceptionnelle comme le Pape seul peut en avoir à son service. Les simples soldats étaient des ducs, des marquis, des comtes et des barons, des princes de la finance et du commerce, des industriels et des fermiers à l'aise. Tous gens de cœur et dévoués à la cause sainte de l'Eglise ; c'était ce qu'ils regardaient comme leur plus beau titre.

Nous ne pouvons suivre ce bataillon pas à pas, et énumérer tous les faits d'armes qu'il a accomplis dans sa courte durée, qu'il nous suffise de dire que Charette, devenu successivement commandant et lieutenant-colonel, l'a bien souvent conduit à l'honneur, partout le premier, partout payant de sa personne.

Dès cette même année eut lieu cette bataille de Castellardo où les volontaires de Charette montrèrent au monde qu'une cause sainte ne calcule pas sur le nombre et qu'elle y supplée par la grandeur du courage et du dévouement. Un contre vingt ils se battirent comme des lions et pendant trois heures tinrent tête à toute une division piémontaise. Ce fut là que tombèrent, tués ou blessés, les trois quarts de cette valeureuse troupe. Ce fut là que Charette lutta corps à corps avec le capitaine piémontais Tromboni, qu'il blessa, désarma et fit prisonnier. Un moment après, il recut lui-même deux blessures. Ce ne fut que longtemps après qu'il consentit à se laisser emporter.

Toujours au milieu du feu M. de Charette s'y montra le type de cette bravoure calme qui fait le véritable homme de guerre. Déjà capitaine, il y reçut trois blessures et conquis le grade de major.

A la prise de Nérola, il se jette dans la mêlée. Son cheval est tué sous lui ; il continue à combattre à pieds, s'avance à la tête des zouaves qui délogent l'ennemi de ses positions, et le font rendre les armes après un combat de une heure et quinze minutes.

Comme toujours, dans son rapport sur le combat de Nérola, le lieutenant-colonel de Charette rend justice à chacun et n'oublie que lui-même. Et pourtant il fit l'admiration de tous les siens par son intrepidité et son sang-froid. Lorsque son cheval fut tué sous lui, on le crut atteint, et ce fut un moment de terrible angoisse, car il était fort aimé de ses soldats. Mais il se releva tranquillement en disant : " Mes amis, ce sera votre rôti pour ce soir."

A Mentana, les Garibaldiens s'étaient emparés des hauteurs et à l'abri d'arbres qui protégeaient leur position, il lançait à leurs adversaires des projectiles qui disséminaient leurs rangs. La carabine

ne pouvait rien contre un adversaire masqué, et il fallait se ruer contre un ennemi bien supérieur en nombre à l'arme blanche. Charette arrive à ce moment et voit ses zouaves hésiter pour la première fois à se montrer à découvert. Il fait mettre les sacs à terre et commander l'attaque en se mettant à leur tête. Il leur montre l'ennemi du bout de son épée, et le visage étincelant de bravoure, il s'écrie : " En avant, zouaves, à la baïonnette ; si vous ne venez pas, j'irai tout seul."

Cette attitude épique, ces paroles ardentes étaient plus qu'il ne fallait pour faire disparaître une hésitation d'un instant ; les zouaves s'élançèrent aux cris de " Vive Pie IX ! Vive le colonel ! en avant ! En un instant les Garibaldiens, enfoncés, poursuivis, fuirent de toutes parts, se cachent derrière les buissons, les collines et les maisons dont les portes sont enfoncées. Une longue suite de chemises rouges marquait la trace de cette charge furieuse et l'on distinguait par l'amoncellement des cadavres les endroits où les Garibaldiens avaient essayé de se reformer et de résister à leur formidables adversaires. Restait la vigna Santucci où les débris mutilés de l'avant-garde de Garibaldi venaient de rejoindre le gros de son bataillon. C'était un grand bâtiment percé de nombreuses fenêtres changées en meurtrières, couvert de plantations et entouré de vignobles enclos d'un mur élevé. Charette fut chargé de l'enlever et ce ne fut pas long : les Garibaldiens, démoralisés par la vue des zouaves, qui s'élançèrent à la baïonnette, lâchèrent pied sur les flancs boisés des collines et se réfugièrent dans le bâtiment où la résistance fut sérieuse quoique courte.

Les portes furent bientôt enfoncées, et les garibaldiens déposèrent les armes.

Charette au milieu du combat roula à terre avec son cheval percé de trois balles.

Ses soldats le croyaient atteint et accouraient le relever, lorsqu'à leur grande joie il se releva tranquillement et continua à commander le feu avec un admirable sang-froid. La prise de la Villa était le point décisif de la journée et entraîna celle de Mentana.

Ce fut à cette mémorable bataille que notre distingué compatriote, le chevalier Alfred LaRocque fut blessé.

Après tant de gloires, il était écrit que les troupes pontificales fussent obligées de déposer les armes, devant un ennemi coalisé et vingt fois supérieur en nombre.

Débordé de toutes parts, le bataillon des zouaves se replia sur Rome au milieu d'énormes difficultés. De Charette put rallier à temps quelques détachements à Viterbe, pour prendre la route de Rome, bordée par des forces bien supérieures. A force d'audace et de persévérance, à travers les montagnes et par des chemins impraticables, il arriva à Rome assez tôt pour avoir le mérite d'obéir à la grande voix de Pie IX, qui commandait de remettre l'épée dans le fourreau et de s'en rapporter à Dieu pour le triomphe d'une cause abandonnée des gouvernements.

Pour qui connaît notre colonel, on peut se figurer, s'il lui a fallu toute la grandeur d'âme d'un Chrétien pour déposer les armes sans mourir.

Tout semblait être consommé. Le dernier coup de lance avait été porté au cœur de l'Eglise, et la poignée de braves qui se tenait au pied de la Scala Santa pour recevoir la dernière bénédiction du Vicaire du Christ se dispersa, emportant sur leur poitrine les débris du drapeau du régiment, témoin de tant de valeur, et enlevé aux souillures des mains des piémontais.

Ils ne nous ont pas été pris  
Tes lambeaux, ô noble bannière,  
Qui portait dans l'argent et dans l'or de tes plis  
La tiare et les clefs de Pierre !

Planant au-dessus de l'affront,  
Soutenu par la main des braves,  
Dieu seul et son Vicaire ont fait baisser ton front,  
O noble drapeau des zouaves !

La seconde phase de la vie du Marquis de Charette se passe en France.

Pendant dix-huit ans on avait haï et sifflé les zouaves dans les journaux impies ; on les avait traités d'étrangers, de sbires, de juifs ; ils ont oublié les outrages, mais ils se souviennent de la patrie.

Lorsque Charette demanda à Gambetta de laisser à ses zouaves leurs uniformes, le politique républicain répondit : " Gardez-les, colonel, ils rappellent de trop beaux souvenirs."

Charette offrit sans arrière-pensée son épée à la France, envahie par les Prussiens. Ses zouaves volèrent à son appel sous le nom de Volontaires de l'Ouest. A ces braves, il fallait un signe spécial de ralliement. Qui le croirait ! Ils déployèrent une bannière portant un cœur avec ces mots " Cœur de Jésus, sauvez la France " que Charette offrit.

Le 2 décembre 1870, premier vendredi du mois, à 3 heures du matin, une messe spéciale est célébrée pour le général de Sonis, le colonel de Charette et quelques amis, faisant en tout quinze, qui y communieraient. Immédiatement après, on se met en marche pour secourir Chanzy qui maintenait à grande peine ses positions.

Il ne restait plus à Chanzy qu'à protéger la retraite. Sonis voulut tenter un suprême effort, et lancer contre le village de Loigny, centre des opérations, une forte colonne d'attaque. Mais deux régiments de marche refusent d'avancer à une mort certaine. Il court aux Zouaves, et passant devant le front du premier bataillon : " Messieurs, s'écrie-t-il en montrant le village, voilà la position qu'il faut emporter. Montrez ce que peuvent des Français et des chrétiens. En avant ! " Huit cents volontaires marchent contre une division entière d'Allemands, appuyée de son artillerie, au cri de " Vive Pie IX ! Vive la France ! "

Il fallait franchir environ une lieue pour atteindre Loigny et sous une épouvantable mousqueterie. La petite troupe s'avance calme, en bon ordre, sans tirer un coup de feu. Arrivés en face d'un petit bois où l'ennemi est embusqué, les zouaves ouvrent enfin le feu. Ils s'élancent à la baïonnette et délogent les Allemands qui jettent leurs armes épouvantés. L'ennemi fuit vers le village, les zouaves les chassent devant eux et parviennent sous les murs de Loigny. Là, chaque maison est une forteresse, les murs ont été crénelés, toutes les fenêtres sont garnies de tirailleurs, toutes les issues sont gardées par des mitrailleuses. N'importe. Les zouaves pénètrent et le drapeau du Sacré Cœur flotte sur la position. Des masses d'ennemis arrivent, débordant de tous côtés les zouaves que nul n'a suivis et qui demeurent seuls en avant du reste de l'armée. Il s'ensuit une horrible boucherie.

Sonis et Charette tombent gravement blessés de chaque côté du noble étendard, devenu la cible des projectiles. Trois porte-drapeaux sont tués et le quatrième blessé, le rapporte au cri de vive Pie IX. Plus de deux cents zouaves avaient été renversés. Blessé grièvement, Charette repoussa les zouaves qui venaient le ramasser : — " Votre colonel est perdu, allez rejoindre vos rangs ! " leur dit-il. Et ils allèrent venger le glorieux blessé sous la bannière du Sacré Cœur.

Des quinze personnes qui assistèrent le matin à la messe, six furent tués ce jour-là et les neuf autres furent blessés.

Nous n'avons fait qu'esquisser à très longs traits cette figure qui fait l'admiration de la France et du monde catholique.

Sa conduite a arraché à la France un cri de reconnaissance, et le grade de général et la croix des braves lui ont été décernés comme gage de sa valeur.

En 1871, quand la paix fut signée, la patrie ne fut pas ingrate, on offrit au héros de Mentana et de Loigny d'incorporer son régiment dans l'armée française, il déclina cet honneur pour rester colonel des zouaves pontificaux, tenant son épée au service de l'Eglise et de la France, car comme le disait Allet : quand on a servi un Pape comme Pie IX et qu'il est prisonnier, on attend.

Les électeurs des Bouches-du-Rhône lui confièrent le mandat de député en 1871. Son nom sortit vainqueur de l'urne électorale de Marseille. Il refusa, il voulut rester soldat et zouave.

Haute leçon, exemple d'austérité politique qui fit bondir les ambitieux ! L'histoire lui en sera reconnaissante. Les zouaves appartiennent au Pape avant tout. La France les trouvera toujours contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur : mais ils appartiennent à la chrétienté.

On l'a fait général. Qu'il soit capitaine, colonel ou général, marquis ou duc, il est mieux que cela ; il est Charette. Les dynasties de rois courent le monde. Les dynasties de héros chrétiens, c'est plus rare.

M. le baron de Charette, a épousé le 13 décembre 1877. Melle Polk, de Baltimore, descendante d'un des Présidents des Etats-Unis. Les Canadiens ont su apprécier l'amabilité et la belle âme de Madame de Charette pendant les quelques jours qu'ils ont joui de sa présence au Canada.

## ARRIVEE DU GENERAL A MONTREAL.

### A LA GARE BONAVENTURE.

Le général est arrivé mardi soir, 20 juin, à 11 heures P. M. Une foule immense accompagnait les zouaves qui, en uniforme, ayant à leur tête la fanfare du 65ème bataillon, sont allés à la gare Bonaventure, recevoir leur ancien lieutenant-colonel.

Une immense foule encombra l'enceinte de la grande gare qui s'effondra, et ordre fut donné d'arrêter le train

à la rue La Montagne qui fut bientôt remplie de plus de vingt mille personnes.

Vers 10.30 p. m., le train *express* si impatiemment attendu arrivait à la barrière de la rue Lamontagne. Aussitôt la musique joua la marche militaire de *Pezzi*, telle que jouée par le corps de musique des zouaves pontificaux, à Rome. M. le chevalier Alfred LaRocque et M. Nap. Renaud, qui avaient été délégués par l'*Union-Allet*, pour aller au-devant du Général jusqu'à St. Jean, parurent sur la plateforme du char-palais et annoncèrent que le Général, Madame de Charette, et le marquis de la Rochefoucauld allaient descendre du train. Aussitôt des acclamations, des vivats se firent entendre de toutes parts. Le porte-drapeau, M. Bédard, relève l'étendard des zouaves, les orchestres secoués jettent des Incurs fantastiques sur le noble uniforme des soldats du Pape et sur le képi des musiciens du 65ème bataillon, la foule se précipite, chacun veut voir de près le héros chrétien. Le Général paraît sur la plateforme, tout le monde veut contempler cette figure si belle de l'histoire de notre siècle.

Le Général en voyant ses zouaves s'écrie :

" Ah ! je vous reconnais, mes amis ! ! "

Les hurrahs retentissent.

M. le Dr. Piché, lui lut l'adresse suivante :

Au Général de Charette, ancien lieutenant-colonel des Zouaves Pontificaux.

### Mon Général,

C'est le cœur tout rempli de joie et d'un légitime orgueil que nous vous soulaitions la bienvenue ; ce n'est pas seulement le citoyen éminent d'un pays cher à nos cœurs que nous saluons en vous, c'est aussi un chef aimé et respecté qui nous commanda vaillamment à l'ombre du drapeau pontifical.

Où, disons-le hautement, ce souvenir est profondément gravé dans nos âmes. L'ancien monde troublé par une prétendue philosophie arrogante et stérile, miné par l'esprit de la révolution, menaçait le trône vénérable qui a servi de base à dix-huit siècles d'ordre, de progrès et de stabilité.

On vous vit alors avec l'autorité d'un grand nom, un dévouement à toute épreuve, une foi ardente, seconder les vaillants efforts des Lamoricière, des Bec-de-Lièvre et des Allet, dans la défense du Chef auguste de l'Eglise.

De tous les points de la terre, de jeunes hommes, jaloux de combattre pour la plus noble des causes, volèrent sur vos pas, et nous, Canadiens, animés par votre exemple, nous n'avons pas hésité à traverser les mers pour donner un témoignage de notre amour et de notre foi.

La Providence ne permit pas que la victoire suivit partout nos drapeaux, la force brutale devait temporairement triompher ; mais non pas sans que les farouches séides d'un gouvernement spoliateur puissent éprouver la force de votre épée chevaleresque. Les faits d'armes de Castellidardo, Nérola, Mentana, Viterbe et Rome sont inscrits en lettres d'or, dans les annales de l'histoire, et votre nom glorieux ne saurait en être séparé.

Mais ce ne sont pas là vos seuls titres à notre admiration, à l'amour de tous ceux qui ont conservé au fond du cœur une affection profonde et sincère pour la vraie patrie française.

Lorsque la France eut abandonné le poste que son titre de fille aînée de l'Eglise lui assignait auprès du Saint-Siège, lorsque la Ville Eternelle fut devenue la proie de la révolution, alors sans arrière-pensée et ne voyant plus que le sol menacé, la patrie envahie, on vous vit offrir à la France le secours de votre bras. La croix d'honneur et le titre de général conquis sur le champ de bataille témoignent assez de l'efficacité de ce valeureux secours.

Soyez le bienvenu, mon général. Ici, vous n'êtes pas à l'étranger, vous êtes au milieu de vos enfants, vous n'êtes pas à 1500 lieues de la patrie, vous êtes sur une terre vraiment française, française de cœur, de langue, d'idées ; française comme votre chère Vendée, française comme la France d'autrefois.

Soyez le bienvenu et croyez bien que nous inscrivons pour jamais dans nos souvenirs, comme un jour de joie et de fête, celui où il vous a plu de nous visiter.

Montréal, 20 juin 1882.

Les zouaves pontificaux du Canada.

A. Picard, vice-président général.

J. G. W. McGown, secrétaire de l'Union-Allet.

Le Général écouta la lecture de l'adresse avec émotion et répondit avec sa voix si sympathique :

Mes amis,

Je suis profondément ému par les paroles que vous venez de m'adresser. Je les accepte comme colonel de l'ancien régiment dont nous faisons partie. Je salue en vous les soldats du régiment dont je vois ici le drapeau.

Ce drapeau me rappelle des souvenirs douloureux, mais toujours glorieux.

L'enthousiasme que vous montrez ne peut s'expliquer que quand on connaît le dévouement que vous avez pour la cause sainte que j'ai eu l'honneur de défendre avec vous. Je vous remercie mes amis.

Nous nous reverrons plus intimement.

Des applaudissements prolongés de la part des zouaves et de la foule couvrirent les dernières paroles du Général.

M. Piché présenta alors à madame la baronne de Charette un magnifique bouquet aux couleurs pontificales.

#### A L'HÔTEL RICHELIEU.

Le Général, madame de Charette, le marquis de la Rochefoucault et MM. les chevaliers LaRocque et Vallée, M. le Recorder de Montigny et M. Nap. Renaud, principaux officiers de l'Union-Allet, montèrent dans des voitures traînées par des chevaux blancs harnachés de jaune et conduisirent les nobles hôtes à leurs appartements, à l'hôtel Richelieu, Place Jacques Cartier. Sur toute la route ce fut une véritable ovation, à chaque instant retentissaient les hourrahs, poussés par des milliers de voix.

Rendu dans ses appartements le Général fut appelé sur le balcon par le peuple massé sur la Place Jacques Cartier. Il parut, et d'une voix vibrante il agita son chapeau, en criant : Vive le Canada !

La foule répondit par des bravos, et les musiciens jouèrent l'air de "Vive la Canadienne."

Les zouaves furent invités par le général de Charette à se rendre dans la salle des fêtes de l'hôtel. "Approchez, mes amis, dit-il, nous allons causer ensemble."

Les zouaves entourèrent leur ancien commandant. Celui-ci leur exprima toute la joie qu'il éprouvait de les revoir. Il leur dit que l'ovation que l'on venait de faire dépassait tout ce que son imagination pouvait rêver, et que son cœur de catholique, de français et de vendéen se sentait à l'aise au milieu des canadiens.

Le Général leur parla ensuite en peu de mots de ses aspirations et de ses espérances pour l'avenir. Dans tous les cas, la devise des zouaves et du soldat catholique devrait être : Faire son devoir et mourir pour son drapeau. Il espérait rencontrer plus tard ses compagnons d'armes pour rétablir la souveraineté pontificale.

Tous les zouaves serrèrent la main de leur bien-aimé chef et se retirèrent le cœur inondé de joie.

#### A SAINT BARTHELEMI.

Dans sa visite au Canada, M. le général de Charette a tenu à honneur, dès les premiers jours de son arrivée, d'aller faire visite à l'aumônier général des zouaves, le rév. messire Moreau, curé de St. Barthélemi.

Les paroissiens de St. Barthélemi s'étaient réunis pour souhaiter la bienvenue à l'illustre visiteur et lui témoigner combien ils étaient sensibles à l'honneur qu'il faisait à leur digne et estimé pasteur. L'adresse suivante lui fut présentée par M. le notaire F. C. Rouleau, au nom des autorités municipales :

M. le Général Baron de Charette,

L'humble paroisse de St. Barthélemi enregistrera avec orgueil, dans ses annales, l'honneur de votre visite. C'est avec bonheur que nous saisissons, nous citoyens de cette paroisse, l'occasion de vous dire notre respect, notre admiration et notre reconnaissance.

Français de la vieille France, nous saluons avec vénération le digne neveu du Géant de la Vendée.

Descendants des vainqueurs de Carillon et de Chateauguay, nous sommes remplis d'admiration et d'enthousiasme pour celui qui, à la tête de ces volontaires de l'Ouest, vient de faire briller sur les champs de bataille de notre mère-patrie, la chevaleresque figure de Bayard à la tête de ces preux.

Catholiques, nous vous remercions pour tout ce que vous avez fait et êtes disposé à faire encore pour notre mère la Sainte Eglise ; nous vous remercions pour votre sang versé ; nous vous remercions pour votre vie offerte si souvent pendant plus de dix ans au service de notre père commun, le glorieux Pie IX ; nous vous remercions pour l'intérêt et la sympathie que vous avez manifestés à nos jeunes compatriotes qui ont voulu marcher sur vos traces.

Honneur au grand Français ! Honneur au grand Catholique !

Votre passage ici sera un précieux souvenir pour cette paroisse ; nos enfants le rediront à leurs enfants et toujours votre nom sera répété avec respect, admiration et amour.

M. le Général répondit en termes heureux à cette adresse et passa ensuite quelques heures de visite intime chez son ancien ami M. l'aumônier Moreau qui fit à son hôte et à sa suite une réception toute princière.

Dans l'avant-midi, le Général visita le couvent de St. Barthélemi. Les élèves entonnèrent un chant qu'accompagna le piano. Une demoiselle accompagnée de deux autres portant le fanion du Sacré Cœur et des fleurs, présenta au Général l'adresse suivante :

M. le Baron,

Nous avons peine à croire à la réalité du bonheur que ce jour nous apporte. Comment, en effet, pouvions-nous supposer que nous, élèves d'une modeste maison d'éducation des rives du St. Laurent, aurions un jour l'honneur de recevoir au milieu de nous, un chevalier du caractère de ces preux du moyen-âge, dont l'histoire a tant de fois enthousiasmé notre jeune imagination. Comment pouvions-nous prétendre à l'honneur d'ouvrir les portes de notre humble maison, au digne descendant du valeureux Géant de la Vendée !...

Comment pouvions-nous espérer qu'un jour, franchirait notre seuil, le héros chrétien, le chef des croisés modernes !...

Ah ! monsieur le Général, votre condescendance nous confond !!!

Nous ne savons que dire, nous ne savons que faire.

Nous voudrions bien pourtant vous exprimer toute notre gratitude, nous voudrions pouvoir vous peindre toute notre admiration pour cet esprit chevaleresque, pour cet héroïsme chrétien, pour cet amour de l'Eglise qui forment une auréole glorieuse et bénie autour de votre front !!

Votre nom déjà si connu et si vénéré dans notre jeune pays, nous sera doublement cher, à nous, élèves de ce pensionnat, pour l'insigne faveur que vous nous faites aujourd'hui.

Daigne le ciel recevoir les souhaits que nous formons pour votre personne et pour votre famille. Veuillez Dieu agréer les vœux que nous formulons pour le succès de la noble cause légitimiste dont vous êtes une des brillantes personnifications en France, et pour le triomphe de la cause encore plus grande de l'Eglise de Jésus-Christ dont vous êtes le type des défenseurs.

Ce sont nos cœurs de françaises et de catholiques qui exhalent ces vœux.

Soyez heureux, Monsieur le Baron !... Soyez victorieux !  
Vive Henri V ! Vive Léon XIII ! !

Le Général répondit :

*Mesdemoiselles ;*

Vous venez de chanter un chant tout patriotique, tout national. Vous venez de me résumer toute ma carrière, tout ce que j'ai fait et tout ce que je dois faire.

Ce sont vos cœurs de françaises et de catholiques qui ont formulé ces vœux. Je le vois bien, car vous venez de paraphraser les propres paroles que Léon XIII me disait, la seule fois que j'eus le bonheur de le voir : Gardez-le bien ce drapeau de l'honneur, soyez-lui toujours fidèle. En étant fidèle aux principes dont il est l'emblème, vous ne vous tromperez ni dans votre foi, ni dans vos opinions politiques.

Garder ce drapeau !... C'est toute mon ambition, mesdemoiselles ; mais je ne puis le garder seul... L'irrégion déborde dans le monde et la France !

Mais la prière est toute puissante sur le cœur de Dieu, surtout, la prière des enfants, priez donc pour que je puisse bien garder ce drapeau de l'honneur, de la foi.

J'ai un grand cœur (M. le curé interrompant "et plein de foi").

Monsieur le Baron. — Merci, monsieur l'Aumônier, oui, mon cœur est plein de foi. Je vois toujours le beau côté des choses et j'ai foi en l'avenir. Oui, je crois que l'Eglise aura encore de beaux jours et que la société sera régénérée par la femme. Vous n'êtes encore que des enfants, Mesdemoiselles, mais bientôt vous exercerez l'influence des bons principes de votre éducation chrétienne ; et le bien se fera par vous. Il y a aujourd'hui tant de maux dans le monde, tant de faux principes qu'il n'y aura que l'influence de la femme, l'influence de la mère chrétienne qui pourra y mettre quelques digues. Il faut toujours obéir dans le monde, quand à moi, j'aime mieux obéir à la femme chrétienne, à ce que j'estime, que d'obéir aux impies qui régissent quelquefois les peuples.

Soyez donc chrétiennes, Mesdemoiselles, soyez catholiques, et vous serez appelées à jouer plus tard un beau rôle pour le bien de la société. Je n'ai fait qu'un pas dans votre beau pays, et déjà, je sens que j'ai foulé un sol français, et par conséquent catholique.

Merci, mille fois merci, de tout ce que vous avez fait pour moi. Vous avez résumé, en si peu de mots, la carrière que je dois suivre, que je n'ai plus qu'à demander vos prières pour que je puisse ou l'accomplir ou verser mon sang à la défense de l'Eglise, sous la bannière du Sacré Cœur.

Les bonnes sœurs lui avaient préparé la plus charmante réception possible. Tout ce qu'il peut y avoir de sentiments, de délicate admiration pour un soldat du Pape, d'amour de l'Eglise et de la France catholique avait été réuni et présenté au Général en bouquets parfumés, par de jeunes élèves. M. de Charette était vivement ému ; son cœur de soldat n'y tenait plus et des larmes perlaient sous sa paupière pendant qu'il remerciait en termes chaleureux et éloquents la communauté du sympathique accueuil qu'elle lui faisait.

Au moment du départ, le Général se tournant vivement du côté des religieuses : " Mesdames, leur dit-il, qu'allez-vous penser des zouaves après nous avoir vu pleurer ainsi ? " — " Rien que de bonnes choses, M. le Général, répond l'une d'elle d'un ton aisé, nous savons que les braves ne pleurent que devant les enfants. "

Inutile de dire que ce mot charmant a été recueilli comme une des fleurs les plus délicates du bouquet offert à M. de Charette par la communauté de St. Barthélemi.

Dans l'après-midi, le Général, le marquis de la Rochefoucault, le rév. Messire Moreau et quelques autres amis se rendirent jusqu'à St. Justin faire visite au rév. messire

Gérin, ancien zouave pontifical. Là aussi il y eut réception splendide, enthousiaste. Toute la paroisse s'était réunie pour acclamer le Général et lui présenter une adresse de bienvenue. Non-seulement le presbytère, mais toutes les habitations du village et des environs étaient pavoisées de drapeaux pontificaux et de drapeaux blancs fleurdelisés.

M. de Charette était extasié de trouver dans les populations de nos campagnes qu'il voyait pour la première fois, là comme à St. Barthélemi, tant de foi, d'amour pour l'Eglise et la vieille France et d'admiration pour les soldats du Pape.

Les paroissiens de St-Justin lui lurent l'adresse dont nous publions le texte :

Général,

Permettez aux paroissiens de St-Justin de vous exprimer toute la satisfaction et la joie qu'ils éprouvent de l'honneur que vous faites à leur pasteur, en lui accordant votre très-honorable visite.

Bien que nous regrettions de retarder un seul instant le bonheur que doit lui procurer votre compagnie, nous comptons sur l'affection qu'il nous porte, pour vous dire combien nous sommes heureux de saluer en vous le descendant du chef de cette population vendéenne, qui, au prix de tant de sacrifices et de dévouement, a défendu, dans notre ancienne mère-patrie, l'autel et le trône.

Les touchants récits de cette guerre de géants dont votre ancêtre était le chef, a bien des fois fait verser des larmes d'admiration à nos pères, et le souvenir en est trop précieux pour qu'il se perde jamais dans la mémoire du peuple Canadien-Français. Et nous savons que celui qui mourut martyr de sa foi et de son patriotisme, du haut du ciel, où il jouit de la récompense de son dévouement, est fier de celui qui, aujourd'hui, est l'objet des ovations que lui préparent les catholiques du Canada.

Aux titres de gloire du grand oncle, le petit neveu a ajouté les noms impérissables de Castellidardo, de Montana et de Loigny.

Aussi ceux de nos compatriotes qui ont eu le bonheur de servir la cause de l'Eglise, sous votre commandement, nous ont parlé avec tant d'enthousiasme et de fierté de leur lieutenant-colonel, que son nom aujourd'hui est aimé, non-seulement des anciens zouaves, mais de toute la population catholique du Canada.

Et croyez, Général, que si jamais les circonstances vous permettent de tirer du fourreau la vaillante épée que vous y laissez reposer avec tant de regrets, ce ne sont plus des centaines, mais des milliers d'entre nous qui réclament l'honneur de combattre sous le drapeau du noble et valeureux général baron de Charette.

St-Justin, 21 juin 1882.

Le Général trouva, en répondant à l'adresse, des paroles très éloquentes pour exprimer combien ce spectacle lui allait au cœur et lui donnait d'espérance pour le prochain triomphe de l'Eglise.

Après un délicieux goûter pendant lequel les histoires et les chansons du régiment égayèrent fort les convives, M. le Général revint à St-Barthélemi, chez M. l'aumônier, où l'attendait un somptueux dîner qui se prolongea au milieu de la plus franche gaieté et de la plus joyeuse conversation, jusqu'à l'arrivée du train qui ramena les heureux invités à Montréal.

— On pourrait vous reprocher, Général, de vous être trop exposés à Loigny, dit l'un des convives à M. de Charette.

— Mon Dieu ! je vous avouerai que après avoir délogé les Allemands du bois et les avoir repoussés au village, une des plus graves questions s'est posée à mon esprit : L'honneur était sauf, et devais-je exposer d'avantage

la vie de tant de jeunes gens que les familles m'avaient confiés ? J'avais mis mon cheval au galop, indécis si je devais ordonner la retraite, quand une balle écrasa mon animal et je fus voler à vingt pieds en avant de lui. J'ai cru comprendre que l'honneur n'avait pas de limites et j'ai commandé "en avant." J'ai été plus vite obéi que de dire : "en arrière." Et puis ne fallait-il pas du sang chrétien en holocauste ? Mon bataillon en avait du pur, il l'a offert, et Dieu sait ce que ça vaut à la France.

### A SAINT-HYACINTHE.

L'Union-Allet avait accepté la bienveillante invitation que lui avait faite les zouaves, la société St. Jean-Baptiste et les citoyens de St. Hyacinthe de tenir, cette année, l'assemblée annuelle dans leur ville. La visite du général de Charette annoncée subséquemment n'a rien changé à ces mesures. La présence de l'illustre visiteur n'a fait que jeter un plus grand éclat sur cette assemblée qui reste mémorable entre toutes les autres.

#### DÉPART.

Dès 6 1/2 heures, le 22 juin au matin, une foule joyeuse se mêlait aux vieux uniformes de nos zouaves à la gare Bonaventure. Plusieurs citoyens distingués avaient voulu voir de près la grande fête de famille que les zouaves célèbrent chaque année, mais qui, cette fois, revêtait un caractère plus solennel par la présence du bien-aimé lieutenant-colonel du régiment. Le voyage fut joyeux comme l'est toujours celui du soldat français. Des bons mots, quelques chansons, surtout le récit des exploits d'un chacun à bas sous le drapeau du Saint-Père, et puis le sifflet se fit entendre, nous étions à St-Hyacinthe.

#### ARRIVÉE.

Une foule compacte se pressait à la gare du Grand-Tronc, pour acclamer l'arrivée des hôtes distingués de cette fête. M. J. Roy, président de l'association St. Jean-Baptiste, Mgr J. S. Raymond, supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, l'honorable juge Sicotte, l'honorable juge Bourgeois, M. Louis Côté, maire de la ville, l'honorable P. B. de LaBruère, président du conseil législatif, ainsi que plusieurs autres notabilités de St. Hyacinthe, se trouvaient sur l'estrade de réception, et furent présentés au marquis de Charette.

L'adresse suivante lui fut lue par M. le maire de St-Hyacinthe.

*A Monsieur le Général Baron de Charette, Colonel du Régiment des Zouaves Pontificaux à Rome.*

*Monsieur le Général,*

Le prestige du nom et l'éclat des services rendus à de nobles causes furent toujours des titres puissants à l'admiration et au respect de vos peuples.

Vous nous arrivez aujourd'hui, Monsieur le Général, orné de cette double auréole.

Les grands de la terre au service desquels fut versé le sang valeureux de votre famille, voulurent, en témoignage de leur reconnaissance, ennoblir un nom qui avait déjà la noblesse de l'honneur.

Ce nom était identifié avec la devise des géants de la Vendée : Foi et Loyauté.

En recevant leur nom, vous avez pris également l'héritage de leurs vertus sociales et religieuses. Aussi votre valeur fut-elle toujours à la hauteur des plus graves conjonctures et votre dévouement fut-il donné à toutes les saintes causes. Sous l'impulsion d'une ardeur toute chevaleresque, le monde vous vit avec admiration arrêtant, près d'Orléans, la marche de l'ennemi de votre pays, et plusieurs fois sous les murs de Rome combattant en brave pour la cause de l'Eglise ; unissant ainsi dans une commune affection et dans un même dévouement, ce qu'il y a

de plus grand et de plus saint sur la terre, la patrie et la religion.

C'est au service de ces grandes causes que vous rencontrèrent nos croisés canadiens, que nous sommes heureux de voir aujourd'hui dans nos murs, et rien n'effacera de leur esprit et de notre souvenir de cette première rencontre. Ils arrivaient d'un pays lointain, pays presque inconnu, c'était des étrangers au noble cœur, il est vrai, puisque le sentiment catholique les amenait sous les drapeaux du Pontife-Roi.

En voyant défiler sous votre vaillant regard ces miliciens d'outre-mer, la voix du sang fut plus forte que les longs siècles d'oubli : vous les avez reconnus. C'étaient des jeunes frères qui vous arrivaient, des frères véritables ayant la même foi, la même langue, le même sang.

Monsieur le Général, à tous ces titres la cité de St. Hyacinthe se sent heureuse et éprouve une légitime fierté d'avoir la bonne fortune de vous témoigner son admiration et son respect, et la population entière s'unit aux autorités municipales pour vous souhaiter la bienvenue au milieu d'elle.

St. Hyacinthe, ce vingt-deuxième jour du mois de juin mil huit cent quatrevingt deux.

Louis Côté, Maire.

Le général de Charette répondit en termes heureux et remercia chaleureusement les citoyens de St-Hyacinthe de leur accueil sympathique et bienveillant. Il fut ensuite reçu membre de la Société St-Jean-Baptiste et le président de l'association lui remit un magnifique insigne national des Canadiens-Français. Le Général déclara que ce jour était un des plus beaux de sa vie. "Je serai toujours fier, s'écria-t-il, de porter cet insigne, et j'espère qu'il sera bien porté. Me voilà Canadien comme vous êtes Français."

Une autre adresse de bienvenue, fut présentée aux zouaves par M. le Président de la Société St-Jean-Baptiste. La voici :

*A Monsieur le Président de l'Union-Allet et à Messieurs les Zouaves Pontificaux Canadiens.*

*Messieurs,*

Permettez à la Société St. Jean-Baptiste de St. Hyacinthe de vous souhaiter la bienvenue.

Quand, pour célébrer sa fête nationale, la patrie s'assemble sur un coin de son territoire, elle aime à y réunir les plus nobles de ses enfants.

Parmi les corps nombreux qui font notre orgueil et notre gloire, les zouaves pontificaux canadiens occupent une des premières places.

La cause de la religion que vous avez défendue de vos armes à Rome, après l'avoir cultivée dans vos cœurs sur le sol de la patrie, est la véritable cause de notre nation.

Descendant de cette ancienne France, qui a toujours eu des martyrs à donner aux plus saintes des causes, vous avez fidèlement fait voir à l'Europe, que nous sommes dignes de nos pères. Et les mânes de nos ancêtres ont dû tressaillir de joie, quand, après plus d'un siècle de séparation, ils ont vu réunis sous les murs de Rome, les fils de ceux qui avaient lutté à l'ombre du même drapeau, sous les murs de Québec.

La Religion, la Patrie, sont deux choses chères, surtout aux Canadiens-Français, et le drapeau pour lequel vous avez combattu dans les États Pontificaux est notre drapeau, comme peuple catholique. Ce territoire que vous avez défendu est aussi le nôtre, puisque nous tendons à cette Patrie Céleste, qui a son siège visible à Rome.

Honneur donc à vous, Messieurs les zouaves pontificaux canadiens, pour avoir combattu sous le drapeau de la catholicité, et pour vous être inscrits au nombre de nos gloires nationales. Heureux aussi sans doute d'avoir rencontré à quinze cents lieues d'ici, pour vous commander sur le champ d'honneur, un descendant des plus nobles familles françaises, dans votre bien aimé lieutenant-colonel, monsieur le marquis de Charette.

St. Hyacinthe apprécie d'autant plus votre dévouement et votre courage, que la conduite que vous avez tenue dans l'armée pontificale doit être pour quelque chose, dans la visite au Canada, de ce distingué personnage.

La valeur du Français, la vaillance du Canadien se trouvent donc réunies dans notre ville et nous honorent doublement.

M. le Dr. Piché, vice-président général de l'Union-Allet, répondit que les zouaves avaient été flattés de l'invitation des citoyens de St-Hyacinthe et qu'ils avaient accepté autant pour montrer l'estime qu'ils portaient à leur ville que par amour pour leur estimé président général, M. Noé Raymond, qui y réside.

La procession forma ensuite ses rangs, et se mit en marche pour la cathédrale, au milieu des applaudissements de la foule et des accords joyeux des corps de musique. Le personnel du séminaire de St-Hyacinthe, accompagné de son vaillant corps de musique, rehaussait la fête de sa présence.

Nous avons encore admiré un détachement de volontaires en grande tenue, ayant à sa tête le colonel Doherty, qui avait bien voulu ajouter du relief à cette démonstration militaire, religieuse et patriotique, en constituant son bataillon la garde d'honneur de l'illustre général français et du soldat de Pic IX.

#### LA MESSE.

La messe fut très-solennelle et le sermon de circonstance fut donné par le rév. M. Angers, vicaire de Sorel. La quête fut faite dans l'église par M. le Dr. Gaspard Turcotte et Delle. Alice Dessaulles, M. A. Durocher et Delle. Mary Buckley.

#### LA PROCESSION.

Après la messe, la procession reforma ses rangs et parcourut les principales rues de la ville ayant en tête, les zouaves; le Général, accompagné du marquis de la Rochefoucault, de l'honorable juge Sicotte et du président de la Société St-Jean-Baptiste, suivait dans une voiture.

St-Hyacinthe était superbe sous ses couronnes de verdure, et une foule immense venue de partout circulait gaiement sous ses arcs de triomphe.

Ces arcs étaient magnifiques, très-riches et décorés d'inscriptions à la louange de la papauté, du vaillant colonel de Charette et des zouaves pontificaux.

Sur la place du marché des discours de circonstances furent prononcés par M. le marquis de Charette, M. le président de la St-Jean-Baptiste, l'hon. P. B. de LaBruère, M. le juge Sicotte, M. le recorder de Montigny, M. le sénateur Trudel, M. Desmarais et M. Bernier.

#### LE LUNCH.

Après les discours, le général, madame de Charette et le marquis de la Rochefoucault allèrent prendre le goûter chez M. le maire Côté. Une garde d'honneur fut gracieusement fournie pour cette occasion par M. le colonel Doherty. Les zouaves de leur côté allèrent prendre un excellent lunch qui leur fut généreusement offert par M. François Cadorelle, dans sa magnifique villa *Bedini* située dans un site des plus enchanteurs et qui rappelle les riches villas d'Italie. Les zouaves y ont reçu une franche hospitalité et ont passé là plusieurs heures qu'ils n'oublieront pas de longtemps. Le Général se fit un devoir d'aller serrer la main de ce distingué citoyen dont les bienfaits sont si considérables à St-Hyacinthe.

#### AU SÉMINAIRE DE ST-HYACINTHE.

Dans l'après-midi, monsieur et madame de Charette et les zouaves assistèrent à la distribution des prix au Séminaire de St-Hyacinthe.

Mgr. J. S. Raymond, supérieur du séminaire, présenta une adresse de bienvenue et le révérend père Juteau, dominicain, prononça un discours de circonstance d'une

force d'idées et de sentiments vraiment sublimes. Les pleurs et les applaudissements des assistants ont dû lui témoigner hautement qu'il avait su trouver le chemin des cœurs et les remuer fortement.

Il fit, dans un langage chaleureux et fort l'histoire de notre race et de cette croisade désespérée mais sublime des zouaves du Canada à Rome; et il démontra que cet élan héroïque de religion et d'amour de la Papauté, dont on s'est moqué quelque part, a eu des effets magnifiques, ceux de nous rappeler au souvenir de la France, de nous affirmer comme peuple et comme enfant de l'Eglise, et de montrer à tous que la France n'est pas morte sur les bords du St-Laurent, et que l'enfant abandonné depuis plus d'un siècle est devenu un homme grand et fort, digne de toutes les traditions de ses ancêtres. Il fit la louange de nos zouaves et du vaillant général de Charette qui les conduisit à la victoire.

Nous regrettons de ne pouvoir publier *in extenso* ce magnifique discours, le révérend père Juteau nous ayant refusé cette faveur comme contraire aux règles de son ordre. Nous le regrettons d'autant plus qu'essayer d'analyser, après ne l'avoir entendu qu'une fois, un pareil morceau de littérature serait entreprendre une tâche trop téméraire pour que nous la tentions.

#### ASSEMBLÉE ANNUELLE.

Après la distribution eut lieu l'assemblée annuelle. Ce fut là la véritable fête de famille. Près de 150 zouaves étaient présents. Les camarades de toutes parts avaient répondu à l'appel du Général. Nous avons remarqué qu'il en était même venu des Etats-Unis.

Le premier acte de l'assemblée fut la lecture du rapport annuel fait par M. le Dr. Piché, vice-président-général. Ce rapport renferme toute l'histoire de l'Union-Allet. C'est un œuvre qui mérite beaucoup d'éloges, bien pensé et bien écrit. Il a reçu les applaudissements les plus chaleureux du Général et de toute l'assemblée. Nous le publions ici en entier. C'est un mémoire que tous les zouaves tiendront à conserver.

#### CAMARADES,

Il semble sans doute à beaucoup d'entre vous que dans une séance aussi solennelle que celle à laquelle il nous est donné d'assister, lorsque après douze années de séparation nous avons l'honneur de posséder au milieu de nous notre ancien Lt. Colonel, il n'y ait qu'une voix qui doive s'élever dans cette enceinte, cette voix qui jadis nous était aussi familière que celle du clairon, cette voix qui sait si bien électriser le soldat et jeter la terreur dans les rangs ennemis, la voix du général de Charette nous dictant nos ordres du jour.

Tout impatient que je sois moi-même de recueillir les paroles de notre valeureux chef, je n'ai pas cru néanmoins pouvoir aller, de ma propre autorité, le programme ordinaire et réglé de nos réunions et par délégation de notre Président-Général, je viens vous présenter le rapport des actes de votre bureau, de Direction, et des différents faits qui ont intéressé notre association pendant les douze mois qui se sont écoulés depuis notre dernière assemblée générale.

Me conformant au désir de votre bureau, je ferai précéder ce rapport annuel d'une brève revue rétrospective des principales choses accomplies par notre association pendant les douze années qui achèvent de s'écouler depuis notre départ de Rome.

Par ce rapide exposé, vos directeurs veulent soumettre au Général la ligne de conduite que nous avons suivie depuis notre retour au pays, afin de le mettre ainsi plus en état de nous donner ses instructions pour l'avenir.

Certes, nous savons bien que jamais, depuis le jour néfaste de notre dispersion, notre ancien Lt. Colonel ne nous a perdus de vue, que jamais il n'est resté indifférent au sort de ses *Castors*. Sa correspondance, précieusement enregistrée dans nos archives, fait foi du haut intérêt qu'il n'a pas cessé un instant de nous porter, et sa présence ici aujourd'hui prouve de nouveau et avec plus d'éclat que jamais la force du lien qui l'attache à ses zouaves du Canada.

Mais si le commandant qui vit au milieu de ses soldats ne néglige pas néanmoins de les passer souvent en revue, que sera-ce après douze ans de séparation? C'est donc aujourd'hui pour nous jour de grande revue. Nos vieux uniformes de Rome portent trop les traces du service du voyage et des ravages du temps pour qu'il puissent briller aux regards ordinaires, toutefois dans les circonstances ac-

tuelles nous savons que notre Général ne recherchera pas tant chez nous les belles tenues que la bonne tenue. Puissions-nous avoir mérité sa haute approbation sur ce dernier point.

Partis de Rome après que la sacrilège spoliation du domaine de St. Pierre eût été consommée, nous ne revoyions notre patrie que le 2 Novembre 1870; après avoir plusieurs fois échappé, comme par miracle, à un naufrage imminent.

L'accueil que nous reçûmes alors de nos bons concitoyens nous prouva que nous avions bien réellement été à Rome les représentants du Canada-Français-Catholique, et que si 500 jeunes gens de notre pays avaient eu l'insigne honneur de porter les armes pour la plus noble des causes, tous les cœurs canadiens-français battaient à l'unisson lorsqu'il s'agissait de l'honneur et des intérêts de l'Eglise, des droits inaliénables du Souverain-Pontife.

Heureux de revoir nos familles après plusieurs années d'absence, nous portions pourtant au cœur deux peines bien amères. L'une venait de Rome que nous avions laissée au pouvoir de la révolution momentanément triomphante, l'autre de France, notre ancienne mère-patrie, dont le sol généreux était alors souillée par la présence d'un insolent vainqueur.

Bientôt nous apprîmes avec un légitime orgueil la formation de la légion des volontaires de l'Ouest, car nous savions mieux que personne tout ce que l'on devait attendre de nos camarades de France, en présence de l'ennemi et sous les ordres d'un Charette.

Notre attente ne fut pas longue; car à peine avaient-ils reçu des armes qu'ils se faisaient connaître à Orléans, et il y avait un mois à peine que nous avions mis le pied sur le sol natal que le télégraphe, si avare, hélas! en ces jours malheureux, de nouvelles à l'honneur de la France, annonça au monde étonné le glorieux fait d'armes de Patay.

Je ne puis mieux exprimer l'effet que produisit chez nous le rapport de cette mémorable bataille que de rappeler quelques lignes de ce que disait naguère sur ce sujet le "Bulletin," notre modeste organe:

"Il y a sur le glorieux drapeau du régiment, un nom, une date qui brille d'un singulier éclat. Vous y voyez imprimés, en le plus pur sang français, ces mots à jamais mémorables: "Loigny, 2 Décembre."

Les émotions palpitantes de cette bataille, livrée sur le sol de St. Louis, par des preux que n'aurait pas désavoués ce grand Croisé, ont retenti dans les cœurs des anciens camarades de ces héros.

"Tous nous y avons vu une gloire pour le régiment; tous nous avons senti ce que le devoir et l'honneur pouvait mettre de beau et de bon dans ces cœurs chrétiens et vraiment patriotes. Nous pouvons avouer cependant n'avoir pas été surpris; car la tradition du régiment n'est-elle pas: un contre dix? n'est-elle pas le sacrifice joyeux de sa vie pour la cause?"

Les volontaires de l'Ouest n'ont donc fait que continuer la légende du régiment; ils l'ont continuée en Français de St. Louis; ils sont morts dans les plaines de Loigny comme Du Fournel mourut à Farnèse, Guillemain et de Quélen à Monte Libretti, De Vaux à Montana.

Nos cœurs de frères se sont émus; et la population si catholique du Canada tout entier associa ses larmes de joie et ses pleurs de tristesse, à ceux de tant de nobles familles pleurant la perte d'un enfant, mais se réjouissant aussi d'avoir produit un français, solide chrétien et vrai patriote.

Montréal, cette ville catholique où s'était concentré le mouvement pontifical du Canada, a voulu leur donner une marque de respect et d'amour. On se rappelle les 10 à 15 mille personnes qui vinrent à Notre-Dame se joindre aux zouaves canadiens pour honorer la mémoire de leurs héroïques camarades.

Depuis lors, le souvenir de Loigny est resté vivace parmi nous.

Le drapeau qui nous conduisit à Rome porte à sa cravate jaune et blanche la médaille du souvenir, et sur trente cœurs repose ce souvenir que la graciuseté de M. de Charette a bien voulu donner à ses anciens retraits de Viterbe et aux défenseurs de Rome.

Ce lien fraternel créé au régiment et que vonait de fortifier encore la conduite héroïque de nos camarades de France, nous roudait bien pénible l'isolement dans lequel chacun de nous se trouvait depuis le retour. Aussi dès le mois de février suivant nous fondions, sous le nom de l'Union-Allet, l'association qui n'a cessé de remplacer pour nous jusqu'à ce jour notre cher régiment.

Le but de cette société est resté consigné dans nos archives tel qu'exposé par notre cher aumônier, M. Moreau, promoteur de cette institution:

"Faire connaître l'attachement et la fidélité des zouaves à la cause qu'ils avaient défendue et voulaient continuer de défendre, manifester leurs sympathies pour tous ceux qui avaient souffert et souffraient encore pour cette cause; exprimer leurs légitimes espérances; enfin travailler en commun avec tous les bons cœurs catholiques au service de la cause à laquelle ils s'étaient voués, et comme premier moyen de parvenir au but tant désiré, resserrer l'union qui avait toujours existé parmi eux."

C'est à ce même esprit de corps, et à ce lien de familles, qu'il faut attribuer la fondation de la colonie agricole de Piopoli.

Voulant réunir sur un même point du sol canadien tous ceux de ses zouaves, qui allaient s'adonner à l'agriculture, M. l'aumônier E. Moreau réussit à obtenir du gouvernement de Québec, pour ses zouaves, des réserves de terre, sur les bords du lac Mégantic, réserves qu'il trouvait magnifiques.

En effet, le site est enchanteur. Un beau ciel, un lac limpide, très-poissonneux et des forêts majestueuses annonçant la bonne qualité du sol, viennent y mourir sur la plage.

Nos zouaves, auxquels un bon nombre de familles se joignirent, se divisèrent ces lots, bâtirent une chapelle et une espèce de caravan-sérail où, dans les débuts, prêtre-missionnaire et colons habitaient ensemble. Ils se mirent courageusement à l'œuvre et bientôt des cabanes surgirent çà et là. Des éclaircies se pratiquèrent dans la forêt, un moulin s'y bâtit, plusieurs colons se marièrent et bientôt il fallut donner un nom à une nouvelle paroisse poussée dans le bois comme un champignon. Les soldats de Pie IX ne pouvaient donner un plus beau nom que celui de leur Père, Pontife et Roi.

Des obstacles imprévus et malheureusement insurmontables sont venus depuis lors entraver l'essor de cette colonie fondée sous d'aussi heureux auspices; mais plusieurs de nos camarades se sont obstinés à rester sur cette terre qu'ils ont défrichée, arrosée de leur sueur et baptisée d'un nom béni.

Vers le temps où se fondait la "Ville de Pie" un pieux devoir nous réunissait dans le sanctuaire antique et vénéré de Notre-Dame de Bonsecours où pour nous acquitter d'un vœu fait au moment terrible de la tempête, nous suspendions une lampe d'argent massif, affectant la forme d'un vaisseau sous toutes ses voiles.

Depuis ce jour cette lampe est restée constamment allumée, entretenue à nos frais, devant la statue de Celle qu'on invoque à si juste titre sous le nom d'"Etoile de la mer."

C'est encore le vieil esprit du régiment qui présida à une autre de nos fondations: celle du Casino de Montréal.

Au mois de septembre 1871, le président-honoraire de l'Union-Allet, le regretté Commandeur Berthelot, aïeul de notre chevalier La Rocque, dotait les zouaves et la jeunesse catholique du Canada d'un Cercle ou Casino.

Créer un établissement qui nous rappelât heureusement notre vieux cercle de Rome, avoir un endroit où tout zouave fût certain de rencontrer à certaines heures un noyau de camarades, donner un local à la direction et à l'administration de notre société et de son organe "Le Bulletin" enfin, et surtout attirer à nous la jeunesse canadienne et propager au milieu d'elle les idées romaines et papales, tel fut le but de la création du Casino de Montréal.

Cette institution subsista jusqu'en 1877, époque à laquelle le Bureau s'apercevant qu'elle avait peu à peu perdu beaucoup de son caractère primitif et avait dévié du but poursuivi, n'hésita pas à l'abolir. Grâce à un généreux ami des zouaves, Monsieur Alfred Larocque, père, "l'Union" put régler avec honneur la question financière de l'établissement, et le Casino avec son mobilier passa aux bons frères des écoles chrétiennes. Ceux-ci se sont engagés à maintenir l'institution dans un autre local, sous la forme d'Œuvre de patronage.

En 1873, nous apprîmes avec bonheur que les catholiques de notre patrie d'origine, en commémoration du glorieux fait d'armes que nous avons rappelé plus haut avaient décidé d'ériger une chapelle funéraire sur l'emplacement où furent inhumés les Zouaves Pontificaux, tombés au champ d'honneur de Loigny.

Les Zouaves Canadiens ne pouvaient laisser passer cette occasion sans apporter une modeste pierre à cet édifice de la piété militaire, et en février 1873, le bureau de régie de l'Union-Allet envoyait une traite de 1000 francs, produit d'une souscription en faveur de ce monument. Cette obole est la feuille d'érable déposée sur une tombe où dorment tant de preux dont nous avons particulièrement connu un si grand nombre.

La fondation de notre "Union," celle de notre cercle n'avaient pu satisfaire qu'en partie à notre vif désir d'établir entre nous des communications constantes.

Dispersés sur toute l'étendue d'une province grande comme la France entière, nous ressentions le besoin d'un organe qui, chaque mois au moins, allât porter à chacun des anciens une parole de camaraderie, un souvenir du régiment, un mot de nos chefs, quelques lignes d'encouragement et d'espérance, quelques nouvelles concernant la cause ou intéressant ses anciens défenseurs.

Le "Bulletin de l'Union-Allet" fut fondé et, sans prétentions littéraires ou autres, humble et modeste, il n'a cessé depuis neuf ans bientôt d'aller droit son chemin, comme le porte sa devise, remplissant sans éclat et sans bruit le but qui lui a donné naissance.

Mais si, grâce au "Bulletin," chacun de nous recevait chaque mois, à domicile l'ordre du jour et le rapport; si, grâce à l'organisation de notre "Union" les zouaves de chaque section étaient souvent conviés à se réunir au chef-lieu de leurs districts respectifs; si, enfin, grâce au "Casino" les zouaves résidant ou de passage à Montréal pouvaient retrouver une image de la caserno et du cercle, il restait à compléter ces dispositions en fixant un jour de chaque

année où, sur un point donné de notre territoire, rendez-vous fût indiqué à tous les zouaves du Canada. C'est dans cette pensée que nos constitutions pourvurent à nos assemblées générales annuelles.

C'est à Québec, capitale de notre province, qu'eut lieu, avec l'éclat et la pompe que les zélés catholiques de la vieille métropole savent donner à toutes leurs démonstrations religieuses ou patriotiques, notre première assemblée générale sous la présidence de M. Drolet. Dans cette première charge de notre société, M. Drolet succédait au plus haut gradé du contingent canadien, M. le lieutenant Taillefer.

Le rapport présenté par M. le président-général Drolet à l'assemblée générale de Québec, est un magnifique et complet résumé de tout ce qui a trait aux zouaves depuis leur retour.

A l'occasion de notre première réunion générale, c'est pour nous un devoir de justice de rappeler le dévouement exceptionnel de notre ami, Ch. Paquet, dont le zèle ardent pour tout ce qui touche au régiment et à la cause, contribua si puissamment à l'éclatant succès de cette belle fête.

Ce dévouement qui, dès lors, excitait notre admiration, n'a fait que croître et augmenter dans le cœur de notre ami, et nous savons tous comment après s'être consacré pendant plusieurs années à la gerance de notre cercle, il a réussi, grâce à l'énergie la plus persévérante, à se faire admettre dans les rangs de la gendarmerie pontificale où aujourd'hui encore il a, ce qui est pour lui le bonheur suprême, l'honneur de servir le Pape. Paquet à Rome est notre représentant et notre devancier. C'est ainsi que lui-même se considère ; ne l'oublions pas et ne perdons jamais de vue, camarades, ce que cette situation nous crée de devoirs envers lui.

Le 25 juin de l'année suivante, 1879, eut lieu à notre Casino de Montréal notre deuxième assemblée générale à laquelle, par délégation du prés. général Paquet, M. le secrétaire N. Renaud fit le rapport annuel. Nous y lisons ce juste tribut d'admiration et de regret au lieutenant Murray :

"Pendant que, de toutes parts, les trônes s'effondraient en Europe, que dans le monde entier la révolution s'efforçait d'établir son empire par la ruine et la dévastation, nous avons été fiers de voir l'un des nôtres aller offrir son épée de Montana et de Rome à la légitimité en Espagne.

Parti quelque temps après notre dernière réunion générale, le lieutenant Hugh Murray prit part pendant l'hiver à tous les engagements de l'armée carliste, dans laquelle il avait le grade de capitaine.

Partout sa belle conduite le plaça en évidence, partout il fit honneur au nom canadien et à l'uniforme du zouave pontifical.

Le 6 février, à la tête d'une colonne d'assaut, il tenta d'entrer dans Manrèze qu'assiégeait l'armée de Charles VII. Au plus fort de l'action il fut frappé d'une balle en pleine poitrine et quelques heures après il rendait sa belle âme à Dieu, n'ayant que le seul regret de n'avoir pu tomber sous les murs de Rome.

Le 25 juillet 1875, le Casino de Montréal voyait de nouveau se réunir dans ses salles les zouaves de tout le pays. En l'absence du président-général, M. le chevalier Désilets, M. N. Renaud vice-président-général présenta le rapport annuel.

Le 2 juillet 1876, dans la ville des Trois-Rivières où la plus cordiale et la plus chaleureuse réception nous attendait, M. le chevalier LaRocque résumait dans un magnifique rapport les événements des douze mois de sa présidence-générale.

Au cours de ce document notre glorieux blessé de Montana nous annonça l'apparition d'un ouvrage que tout ancien zouave tient à honneur de posséder.

"Le livre d'or des zouaves pontificaux," nous disait M. le rapporteur, tel est le titre d'un ouvrage-album comprenant l'histoire du régiment, de Castellillardo à Patay. Cette glorieuse épopée que nos devanciers ont dite, et que nous-mêmes pourrions proclamer la plus belle phase de la vie d'un catholique, M. le Général de Charette a voulu en faire un livre d'or, c'est-à-dire un livre que le dernier d'entre nous pourra montrer comme son livre de noblesse. Les vieux soldats de l'empire disaient avec orgueil à leurs petits enfants : J'étais à Austerlitz, Marengo, Iéna. Nous pouvons répéter avec non moins de juste orgueil : Castellillardo, Montana, Rome, Patay ! Combats du droit, de la justice, combats de sacrifices héroïques, défaites ou victoires, le livre d'or nous donne tous ces précieux souvenirs que tous voudront transmettre à leurs familles.....

Ottawa, notre capitale fédérale et séjour d'un bon nombre de nos camarades, nous invitait depuis longtemps à faire de cette gracieuse cité, qui compte au nombre de ses citoyens tant de zélés et généreux catholiques, le rendez-vous d'une de nos assemblées générales. Le 30 juin 1877 nous répondions en grand nombre à son invitation. Toujours nous nous rappellerons avec bonheur l'accueil enthousiaste qui fut fait à notre cher drapeau et à ceux qu'il abritait.

Dans le rapport annuel présenté par M. le chevalier Prendergast, président-général, nous remarquons un juste tribut de reconnaissance et d'amour envers le vénérable prélat que nous nous plaisions à appeler notre père.

"Camarades, nous disait le président, de même que nous sommes fiers de voir figurer le nom de Lamoricière dans le livre d'or du

régiment, gravons dans nos cœurs en caractères ineffaçables, le nom vénéré et béni de Mgr. Ignace Bourget ; car si nous avons eu la gloire de servir la plus belle des causes, honneur en soit rendu à Dieu d'abord, puis au génie inspiré et au grand cœur de Mgr. Bourget."

Ces paroles chaleureuses trouvèrent un écho dans tous nos cœurs et nos sentiments de gratitude et d'amour n'ont fait qu'augmenter pour le vénérable prélat qui, de sa retraite, suit tous nos actes avec une sollicitude vraiment paternelle.

Vers cette époque, le St.-Père daigna donner à l'Union-Allet toute entière une éclatante marque de son approbation en conférant à M. le lieutenant Taillefer, l'ordre de Pie IX et à notre dévoué camarade, M. Gustave Drolet, l'ordre de St. Grégoire le Grand. Peu de temps après cette réunion, un autre digne zouave et membre zélé de l'Union-Allet, M. Charles Vallée était fait chevalier de l'ordre de St. Grégoire le Grand. C'était la juste récompense de la belle conduite de notre ami en 1870.

Le 11 avril de cette même année, jour du départ des pèlerins canadiens qui allaient assister au jubilé épiscopal de Pie IX, l'Union-Allet eut encore l'occasion favorable pour faire un acte de foi. Conjointement avec l'Union Catholique, elle pria les pèlerins de porter au St.-Père l'expression de ses vœux pour le triomphe de l'Eglise, et Mgr. Racine qui était à la tête du pèlerinage voulut bien se charger de présenter de notre part au Souverain-Pontife un magnifique calice en or, aux armes des Mastai et de l'Union-Allet, ainsi qu'une adresse de félicitations. Pie IX accueillit le tout avec une faveur et un plaisir marqués et dit même un recevant notre adresse. "Je la lirai."

Notre septième réunion annuelle eut lieu à Sorel le 1er juillet 1878 et les citoyens de cette jolie petite ville tinrent à honneur de nous faire une réception digne de celles dont nous avions honorés les autres villes du pays. Le rapport de cette année, présenté par le président-général, M. Emmanuel Tassé, est remarquable par les graves événements qu'il relate.

"L'année qui se termine aujourd'hui, disait le rapporteur, nous a apporté de grandes douleurs. Notre Père commun, Celui à qui nous avions juré un dévouement éternel, Celui au service duquel nous aurions voulu verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang, Pie IX, le grand pape est mort !.....

La nouvelle douloureuse qui est venue plonger dans le deuil plus de deux cent millions de catholiques a jeté la consternation dans les rangs de l'Union-Allet... Pie IX était pour nous, zouaves pontificaux, non-seulement le Pape, non-seulement le chef vénéré et aimé de l'Eglise catholique, non-seulement le Vicaire de Jésus-Christ, portant si haut et si ferme le flambeau illuminant le monde ; mais Pie IX était aussi un roi auquel nous avions consacré nos bras et notre sang, un Père auquel nous avions voué tout notre amour.

PIE IX EST MORT !

Le cœur de chacun de nous est brisé dans ses affections les plus douces et les plus fortes.

Pie IX nous a appris à aimer avec passion la papauté. Ne pouvant plus être les soldats de Pie IX, nous promettons, au nom de l'amour que nous lui avons porté et que nous lui porterons éternellement, d'être toujours les soldats du Pape.

Fidèles à la cause sacrée que nous avons embrassée, nous nous engageons à toujours nous faire un devoir et un honneur de marcher dans les rangs des défenseurs du trône pontifical et de continuer à lutter par la parole, par la plume et par l'épée pour la défense du principe du pouvoir temporel et la restitution du domaine de Saint-Pierre au successeur de Pie IX.

Un service solennel commandé par votre bureau de régie, et auquel assistaient un grand nombre de zouaves et les catholiques les plus marquants de la ville de Montréal, fut chanté dans l'église du Gesù par Sa Grandeur Mgr. de Montréal.

Un catafalque magnifique avait été dressé et un nombreux piquet de zouaves l'entourait.

Mais si l'Eglise a perdu dans la personne de Pie IX un chef digne d'elle, la Providence n'a pas voulu que la joie de ses ennemis fût de longue durée et Elle nous a donné Léon XIII pour présider à ses destinées. L'allégresse a succédé à la douleur et tous nous avons acclamé le nouveau pontife que Dieu nous envoyait.

Votre bureau de régie envoya aussitôt à Rome une adresse qui se terminait par ces mots :

"Daigne Votre Sainteté vouloir bien se rappeler que sur les rives du St. Laurent, cinq cents jeunes hommes forcés en 1870, par ordre de leur roi bien-aimé de mettre bas les armes, languissent après l'heure où le signal leur sera donné de Rome, de reprendre de nouveau leur place dans l'armée du Pape.

"Leur espérance de revoir Pie IX fera place désormais dans leurs cœurs à celle d'aller voir Léon XIII.

"La vie que nous avons offerte à votre grand prédécesseur, nous vous l'offrons aujourd'hui et le plus grand bonheur que nous espérons en ce monde est celui de pouvoir répandre, sous votre règne, notre sang pour le triomphe de l'Eglise et la restauration du pouvoir temporel du Pape.

“Vive Léon XIII pontife et roi !”

Si la mort de Pie IX nous avait affligés profondément, celle de notre ancien chef, le colonel Allet, arrivée le 22 mars suivant, nous fut aussi fort sensible. Nous espérons toujours nous retrouver un jour près de la chaire de Pierre sous les ordres de celui qui fut l'égal et le compagnon des Lamoricière, des Pimodan et de tant d'autres. Mais Dieu en a décidé autrement et le colonel Allet a suivi de près celui qu'il avait servi avec tant de fidélité et de dévouement.

Notre “Bulletin” payant son faible tribut de regret et d'éloges à notre colonel, contenait ces lignes que nous aimons à rappeler ici :

“Il semblait qu'une seule mort convint à ce soldat intrépide qui, tant de fois, affronta les balles ennemies avec le calme et la sérénité d'un courage froid et ferme : la mort du héros tombant au champ d'honneur ! Cette mort, il l'a bravée à Castellidardo, à Mentana, à Rome, à Rome surtout où il aurait voulu mourir plutôt que de survivre au sacrilège envahissement de la ville éternelle.

Mais Dieu en avait décidé autrement. De ce grand modèle de dévouement et d'abnégation, il voulait faire un grand exemple de vertus chrétiennes, de foi simple et vive, de résignation humble et soumise, d'espérance naïve et confiante. Puis, ayant accompli un dessein providentiel, nous ayant montré dans l'héroïque vaincu de la Porta Pia le ferme chrétien de Loècheville, le Dieu clément épargna à son éminent serviteur les angoisses de la maladie ou de la vieillesse, cette pénible et humiliante décadence de la nature, et soudain, le trouvant mûr pour le ciel, il le rappela à Lui.

Retiré dans sa famille en Suisse, le colonel Allet attendait comme nous tous le moment de reprendre les armes ; l'espoir de revoir Pie IX triomphant aimait cette belle existence ; mais Pie IX est mort et cette mort a brisé l'âme tendre et affectionnée du vieux soldat. Du haut du céleste séjour, le saint Pontife a vu cette grande douleur et les angoisses indicibles de cette grande espérance déçue. Il a prié pour lui Celui dont il était naguère le vicaire et le représentant sur la terre et il est venu le chercher pour le faire jouir du seul vrai et éternel triomphe.

—Le 1er juillet 1879, avait lieu à Ste. Anne de Beaupré, au sanctuaire vénéré de la grande patronne et la grande thaumaturge du Canada, un pèlerinage organisé par notre association et auquel avaient été conviées toutes les sociétés catholiques du Montréal.

A cette assemblée générale, tenue en cette circonstance à bord du vapeur “les Laurentides” M. l'abbé Lachance, notre président-général, terminait son rapport par ces paroles qui expriment parfaitement l'intention qui avait présidée à l'organisation du pèlerinage :

“Le pouvoir temporel du Pape, pour lequel nous avons combattu et combattrons encore au besoin, semble, il est vrai, être une chose du passé ; mais aussi, depuis sa chute en 1870, amenée par des lachetés politiques et une force armée de 80,000 envahisseurs, que de chûtes d'empires et de royaumes, que de décombres, que de ruines, et quelle condition instable voyons-nous régner en Europe !

Aussi il semble que la paix, la paix véritable, ne puisse régner que lorsque le droit—le droit le plus sacré, le plus auguste du monde entier—sera reconnu et réintégré à Rome, en rendant les provinces usurpées à son légitime souverain : le Pape.

C'est dans l'espoir que la divine Providence aura bientôt secouru son représentant véritable sur la terre que nous avons eu l'idée de vous convoquer ici pour demander, par l'intercession de Ste. Anne le triomphe prochain de l'Eglise.

En 1880, Québec, la vieille cité de Champlain, célébrait avec un éclat inaccoutumé la fête nationale de St. Jean-Baptiste, patron du Canada.

A cette occasion, les organisateurs de la fête nous firent l'insigne honneur de nous inviter à paraître en corps dans les solennités de ce jour et à porter et escorter le vieux drapeau de Carillon, cette précieuse relique des valeureux exploits de nos ancêtres, sur cette terre d'Amérique.

La réception dont nous fûmes l'objet, pour la seconde fois, de la part de nos camarades et des citoyens de la bonne ville de Québec aurait été de nature à nous couvrir de confusion si nous n'avions su que c'est à la cause que nous avons embrassée que reviennent finalement tous les hommages qui nous sont adressés.

Les Québécois sont toujours très-bien les choses ; mais en cette occasion, ils s'étaient surpassés eux-mêmes.

Le premier zouave canadien, monsieur Benjamin Testard de Montigny, alors notre président-général fit, en cette circonstance, tant à l'assemblée générale des zouaves qu'au congrès catholique où il représentait si dignement notre association, deux rapports que nous voudrions pouvoir relire ici en entier. Nous nous bornerons à extraire une parole de ce riche écrivain : c'est à propos du vieux drapeau qui venait d'être confié à notre garde.

“Quels souvenirs ce drapeau de Carillon a réveillés en nous ; avec quelle éloquence il nous redit les événements passés, et avec quelle espérance ne nous fait-il pas envisager l'avenir !

N'est-ce pas ce drapeau fleurdelisé qui flottait au mât de la grande Hermine ? N'est-ce pas ce drapeau blanc qui fut arboré lorsque Champlain fonda Québec ? N'est-ce pas ce drapeau sans

lache à l'ombre duquel Maisonneuve fonda Montréal ? N'est-ce pas lui qui a été témoin de nos victoires et de nos malheurs ? N'est-ce pas ce drapeau de la vieille France, que nous devons arborer dans nos fêtes nationales et dans nos démonstrations religieuses, puisqu'il représente le respect dû à la religion et à l'autorité, que c'est lui qui réveille le souvenir de nos gloires passées, et qu'il ne peut être remplacé par un autre, étranger à notre vénération ?

Dans ses plis est toute l'histoire de notre pays, et Dieu sait si cette histoire est héroïque !”

Nous avions conçu l'espoir et nous nous étions fait une bien grande fête de vous revoir, mon Général, en cette occasion ; mais, comme vous nous fîtes l'honneur de nous l'écrire, les préoccupations sociales et politiques étaient alors tellement grandes, que vous ne pouviez penser, pour le moment, à quitter votre poste.

C'est avec une légitime fierté et une grande reconnaissance que nous regûmes le beau souvenir que vous avez daigné nous envoyer en cette circonstance, et il fut alors décidé que ce précieux objet serait gardé à tour de rôle par nos présidents-généraux. C'est ainsi que nous le retrouvons aujourd'hui dans cette bonne ville de St. Hyacinthe où notre président-général, monsieur N. Raymond, l'a gardée comme un trésor, depuis son élection, l'an dernier.

A cette assemblée qui marquera dans nos annales, nous eûmes l'honneur d'inscrire au nombre des membres honoraires de notre “union” deux fils éminents de la vieille France, MM. Claudio Jannet et le comte de Foucaut qui voulurent bien nous faire, au château St. Louis, une visite spéciale.

Dans le discours ému par lequel nous adressa en cette circonstance, M. Claudio Jannet, votre nom, mon Général, revint souvent. Votre caractère, votre mission et vos actes nous firent exposés avec un talent et une franchise qui rendaient l'orateur votre digne interprète.

Le bonheur que nous avons goûté en entendant les paroles chaleureuses de M. Claudio Jannet ne peut être surpassé que par celui que nous éprouvons en vous voyant en personne au milieu de nous.

—Pour nous rendre à la pressante invitation de la section de Québec, nous avions dû remettre (toutefois avec une permission gracieusement accordée) une invitation préalable, celle de notre cher aumônier qui, depuis plus d'un an déjà avait voulu changer son canonical de l'évêché de Montréal pour la cure de St. Barthélemi.

L'assemblée générale de 1881 eut donc lieu à St. Barthélemi et de toutes nos réunions annuelles si belles et si douces au cœur du vrai zouave, celle-ci assurément fut celle qui revêtit le plus le caractère d'une réunion de famille.

C'est que, voyez-vous, notre cher aumônier n'est pas seulement le père de ses zouaves par son caractère et par la mission qu'il a acceptée ; il l'est encore et surtout par le cœur, par l'affection vive, profonde, inaltérable qu'il a vouée aux enfants du Canada qu'il eut le bonheur de conduire à la défense de l'Eglise ; il l'est surtout par son dévouement sans bornes et sans calculs à la cause pontificale. M. Moreau était chanoine, il est aujourd'hui curé ; il pourra occuper bien d'autres positions dans l'Eglise ; mais si vous voulez savoir ce qu'il est avant tout et par dessus tout, faites sonner la marche du régiment !

Peu de temps avant notre réunion à St. Barthélemi, nous avions eu le plaisir de recevoir l'un des plus anciens soldats de l'armée pontificale, M. le Général Castella.

En faisant part à la “Fedelta” de ses impressions de voyage, le Général disait un peu plus tard :

“A en juger par tout ce que j'ai vu et entendu des citoyens eux-mêmes, au Canada, on y trouverait au besoin des milliers de volontaires pour la cause catholique... Le recrutement des volontaires du Canada pour l'armée pontificale ne fut pas un mouvement personnel, comme il le fut en Europe, isolé et de plus combattu par les gouvernements ; ce fut une chose vraiment nationale, voulue de tous et à laquelle tous ont contribué. Voilà le vrai caractère de cette généreuse expédition, qui formera toujours une des plus splendides gloires du Canada—français, catholique.”

A chacune de ces réunions nous avons tenu à renouveler solennellement notre protestation contre les envahissements sacrilèges du patrimoine de l'Eglise ; nous avons chaque fois, tenu, à travers les mers, une main amie à tous nos anciens compagnons d'armes ; puis, réunis aux pieds des autels nous avons toujours renouvelé notre consécration au Sacré Cœur de Jésus.

Depuis cette dernière assemblée, votre bureau de direction s'est réuni 25 fois.

Le Dr. Henri Desjardins que vous aviez élu l'an dernier pour votre Vice-président-général a dû se démettre de ses fonctions par suite de son départ de Montréal pour Boston. J'ai eu l'honneur d'être élu pour le remplacer.

A la nouvelle des désordres sans nom qui souillèrent la ville de Rome lors de la translation des restes mortels de Pie IX, le bureau s'empressa de protester hautement auprès du St. Siège contre “les barbares insultes dont les restes de l'immortel” Pontife avaient été

l'objet de la part de hordes que l'enfer seul a pu faire rugir à la vue de ces dévoués bénies.

Notre "Bulletin" qui depuis trois ans était sous la direction de notre camarade M. Martin, est passé entre les mains de notre ami M. McGown.

M. Martin, empêché par ses nouvelles occupations de se dévouer à notre petit journal, ne l'a pas remis sans regrets entre les mains du bureau. Notre zèle camarade mérite bien que nous lui adressions ici publiquement et en votre nom à tous, nos remerciements pour le dévouement dont il a fait preuve à l'endroit du "Bulletin."

Ce modeste organe n'a rien perdu de son utilité et de son intérêt et vous vous ferez, je n'en doute pas, messieurs, un devoir de continuer à le recevoir et à le propager.

Le 3 novembre, notre cher aumônier venait faire ses adieux au bureau, à la veille de son départ pour Rome. Profitant de cette occasion favorable, nous le priâmes de déposer aux pieds du St. Père nos hommages les plus respectueux avec l'assurance de notre entier dévouement.

Le bureau fut encore, en cette circonstance, l'interprète de tous les zouaves, en priant monsieur l'aumônier de vouloir bien solliciter du gouvernement pontifical une décoration pour celui d'entre nous qui, le premier, nous fraya le chemin de Rome, pour le plus zélé et le plus papalin de nous tous, Son Honneur M. de Montigny juge de la cour du Recorder à Montréal.

Les circonstances ne permirent pas à M. Moreau de présenter cette requête.

Qu'il nous soit néanmoins permis d'exprimer ici devant notre Général et en votre nom à tous l'espoir de voir bientôt une décoration pontificale orner cette noble poitrine de zouave.

Ce jour là tous les zouaves canadiens se considèrent décorés en la personne de leur ancien qui est en même temps leur modèle.

Quelques mois plus tard une lettre de Son Eminence le Cardinal-Préfet de la Propagande publiée dans tous les journaux du pays et faussement interprétée par une certaine presse, créait une émotion considérable dans notre province.

A ce sujet, le gouvernement temporel du Pape ayant été représenté, de certains côtés, comme un gouvernement arbitraire et tyrannique, le bureau ne crut pas pouvoir rester indifférent ou paraître tel; et à une assemblée régulière il fut décidé d'envoyer à Son Excellence le Général Kanzler avec prière de la remettre au Saint Père, l'adresse suivante :

Très-Saint Père,

Les anciens zouaves pontificaux canadiens, par le bureau de direction de leur association demandent humblement qu'il leur soit permis d'exposer à votre Sainteté :

— Qu'une lettre de Son Excellence le Cardinal Simeoni communiquée récemment à la presse canadienne par Sa Grandeur Mgr. Taschereau archevêque de Québec, se termine en ces termes :

"Les individus qui se disent les défenseurs de Montréal ne restent à Rome que malgré la volonté du St. Père et ils abusent ainsi des circonstances politiques actuelles."

— Que la manière indirecte dont les personnes sont désignées par Son Eminence a permis à certaine presse et à certaines personnes d'appliquer cette désignation à des personnages connus de tous en ce pays pour leur attachement au siège de Rome et leur respect pour son autorité suprême, notamment :

Sa Grandeur Mgr. Laflèche, évêque des Trois-Rivières, l'un des plus ardents promoteurs du mouvement des zouaves au Canada.

M. l'abbé Edmond Moreau, aumônier des zouaves pontificaux canadiens, et M. le sénateur Trudel, ancien membre du comité de recrutement des zouaves pontificaux, qui se sont rendus dernièrement auprès du St. Siège pour y traiter des questions graves et importantes sur le fond desquelles l'association des zouaves ne peut ni ne veut former d'autre opinion que celle indiquée par les décisions de Votre Sainteté.

— Que la lettre de Son Eminence ainsi interprétée publiquement et sans contradiction ou rectification officielle, a causé la plus pénible émotion dans les rangs de tous les catholiques canadiens et surtout parmi les anciens zouaves pontificaux, directement frappés en la personne de leur aumônier vénéré.

— Que depuis leur retour de Rome où ils ont eu le bonheur de défendre le pouvoir temporel du Pape, au péril de leur vie, les zouaves par tous leurs actes, leurs écrits, et en toutes occasions, ont revendiqué les droits du St. Père à ce pouvoir temporel, comme ceux de tous les catholiques de l'univers à ce patrimoine sacré de l'Eglise, et qu'ils se sont toujours efforcés d'inculquer et de fortifier ces sentiments dans le cœur de leurs concitoyens.

— Que leur œuvre est aujourd'hui entravée, sinon compromise par l'impression malheureuse qu'a produite le document en question.

Ils supplient humblement Votre Sainteté de daigner prendre telles mesures qui puissent rendre la paix et la confiance aux fidèles enfants de l'Eglise et leur assurer, dans tous leurs doutes, leurs

troubles ou leurs différents un accueil vraiment paternel de la part du Père commun des fidèles ou de ses représentants.

Et, soumis entièrement à tous les décrets et décisions de votre autorité suprême et infaillible, ils implorant aux pieds de Votre Sainteté, pour eux et leur œuvre, la bénédiction apostolique.

Un mois plus tard, environ, nous reçûmes la réponse suivante de Son Excellence le Général Kanzler :

"Hier, après la réception solennelle du Sacré Collège, j'ai eu l'honneur d'être reçu de Sa Sainteté en audience privée et de remettre dans les mains du St. Père l'adresse que vous m'avez bien voulu transmettre à cet effet.

"Sa Sainteté ne s'est pas prononcée sur le contenu de cette adresse, mais elle m'a dit à cette occasion des paroles bien flatteuses pour ses chers zouaves canadiens, et s'est montrée bien persuadée de pouvoir, en tous cas, compter sur leur dévouement.

"Aussi le Saint Père m'a-t-il engagé d'accueillir avec empressement toute manifestation venant de leur part.

"Heureux d'avoir pu vous rendre ce petit service, je vous prie de me rappeler au bon souvenir de nos vaillants frères d'armes du Canada, dont nous gardons si bon souvenir à Rome.

G. KANZLER.

Rome, ce 2 mars 1882.

Notre brave camarade Paquet n'a pas été plus oublié cette année que les précédentes et, il y a quelques mois, notre trésorier était assez heureux pour lui faire un petit envoi de fonds.

Permettez-lui d'espérer que votre présence ici en si grand nombre le mettra à même d'envoyer bientôt encore un petit souvenir à notre généralme pontifical.

Il y a quelques semaines, près de 80 zouaves, dont la moitié en uniforme, assistaient, dans l'église du Gesù, à Montréal, à l'ordination d'un de leurs anciens compagnons d'armes, le Rév. P. Garceau, de la compagnie de Jésus.

Après l'imposante cérémonie, réunis dans une salle du collège, ils offraient au Rév. Père leurs félicitations accompagnées d'un souvenir sous la forme d'un Christ en ivoire sur croix d'ébène, les armes de son nouveau régiment.

Le P. Garceau, ému jusqu'aux larmes accepta le tout très-gracieusement. "En me faisant jésuite, nous dit-il, j'ai pris le meilleur moyen de rester zouave toute ma vie. En effet nous vivons pour le même but, nous travaillons dans le même sens, nous livrons les mêmes combats.— Ces belles paroles, plus de trente de nos anciens camarades ont pu les dire au jour de leur ordination : car c'est notre plus grande gloire de compter un si grand nombre des nôtres dans les rangs de la milice sacrée.

Il y a quelques jours à peine, le monde apprenait la mort de Garibaldi. Avant lui Cavour et Victor Emmanuel avaient déjà été appelés à rendre compte de leurs attentats contre l'Eglise de Dieu et les droits de son Vicaire sur la terre. Les persécuteurs passent, mais l'Eglise reste. Ces hommes qui se sont faits les instruments serviles de la révolution disparaissent l'un après l'autre, après avoir vainement tenté de saper de leurs faibles mains le roc inébranlable sur lequel est bâtie l'Eglise de Jésus-Christ.

En terminant, mes chers camarades, ce trop long rapport, laissez-moi exprimer l'espérance, je devrais dire l'assurance de voir la visite de notre brave Général être pour nous tous et pour notre société le commencement d'une ère nouvelle, ère de sacrifices, de dévouement et de zèle. Oui, mes amis, rallions-nous autour du Général de Charette; au contact de cette foi invincible, de ce dévouement sublime, de cette fidélité à toute épreuve, ranimons nos cœurs et reprenons-nous à espérer, même contre toute espérance.

Suivons religieusement dans l'avenir la ligne de conduite qu'il voudra bien nous tracer afin d'être fidèles à notre devise :

"Aime Dieu et va ton chemin."

Le rapport fut adopté à l'unanimité. M. le général de Charette se leva au milieu des hurrahs de l'assemblée. Il parla familièrement à ses zouaves. Il leur dit combien de fois il avait pensé à eux, quelles ont été les douleurs de son passé, quelles étaient les joies du présent et il leur parla surtout des espérances de l'avenir. Le Général sut trouver dans son cœur des élans si tendres, si généreux et si affectueux qu'il émut tous ceux qui l'écoutaient. Les yeux de plusieurs se remplirent de larmes, et l'enthousiasme qui régna alors fut plus que toute autre chose lui prouver combien grand est pour lui l'amour de ses zouaves canadiens. Jamais homme ne peut être plus éloquant avec moins de paroles. C'est que dans ce langage intime qu'il tenait avec ses anciens soldats, restés ses amis, c'était plus son cœur qui parlait que sa bouche,

Chacune de ses paroles était l'expression d'un des sentiments de sa belle âme.

Lorsque le Général eut fini de parler, des tonnerres d'applaudissements, de joyeux hurrahs se firent entendre pendant quelques instants. Tous les zouaves à l'unisson proclamèrent le général de Charette leur chef. Le Général accepta cette marque d'estime et de confiance, et dit que cela lui imposait de nouvelles obligations.

Puis la besogne commença.

M. N. Renaud, proposa, secondé par M. le recorder B. A. T. de Montigny que M. le marquis de la Rochefoucault fût nommé membre honoraire de l'Union-Allet.

Accepté au milieu des applaudissements.

M. le marquis de la Rochefoucault remercia l'assemblée de cette faveur. Il dit qu'il acceptait avec reconnaissance et que cela l'attacherait d'avantage aux Canadiens qu'il aimait déjà, et avait appris à aimer depuis qu'il était au Canada.

On procéda ensuite à l'élection des officiers du bureau de régie pour l'année courante.

Le scrutin amena le résultat suivant :

M. Napoléon Renaud, président-général.

M. Charles Trudel, vice-président-général.

M. Edw. Hurtubise, trésorier.

M. Joseph G. W. McGown, secrétaire.

M. Georges E. Panneton, assistant-secrétaire.

Conseillers : MM. les chevaliers, A. LaRocque, G. A. Drolet, C. A. Vallée, MM. B. A. T. de Montigny, A. Piché, A. Martin, E. Gervais, L. P. Hébert.

#### CONSÉCRATION AU SACRÉ CŒUR.

L'assemblée terminée, le général et les zouaves descendirent à la chapelle du séminaire pour la consécration annuelle au Sacré Cœur de Jésus.

La formule fut lue par le nouveau président général, M. Napoléon Renaud.

#### LE BANQUET.

Le séminaire avait gracieusement offert sa salle de récréation au comité de la fête pour recevoir les invités du banquet. Ce banquet a été un succès magnifique. Cette immense salle du collège était littéralement remplie. A un bout de la salle, sur une estrade on avait dressé la table d'honneur. M. J. Roy, protonotaire, président de la société St-Jean-Baptiste présidait le banquet, ayant à sa droite le général de Charette et à sa gauche le marquis de la Rochefoucault. A la même table se trouvaient aussi le rév. M. Moreau, aumônier général des zouaves, M. Noé Raymond, ex-président de l'Union-Allet, les chevaliers Alfred LaRocque et Charles Vallée, les zouaves B. A. T. de Montigny et Emmanuel Tassé, et le nouveau président M. Napoléon Renaud. On y remarquait encore Mgr. Raymond, les RR. PP. Mathieu et Juteau, dominicains, M. le curé de la ville, M. Warden, vice-consul américain, les bons MM. Trudel, sénateur, de LaBruère et Roy, conseillers législatifs, et M. Louis Côté, maire de la ville de St-Hyacinthe.

La salle était décorée avec beaucoup de goût.

La distribution des prix avait eu lieu dans l'après-midi dans cette même salle, où le banquet s'est donné. En deux heures, les tables avaient été dressées, servies et mises en état de recevoir les convives, au nombre de plus de trois cents. Il fallait vraiment des mains de fées pour accomplir une tâche comme celle-là.

Ici, les zouaves ont un tribut de reconnaissance à payer aux dames de St-Hyacinthe. Ce sont elles qui ont eu la générosité d'offrir le dîner. Et poussant leur bonté jusqu'au dévouement, elles ont voulu servir elles-mêmes. Nous les en remercions. Jamais service n'a été mieux, ni plus gracieusement fait.

Pendant le repas, l'entrain était remarquable. La musique fit entendre de très jolis morceaux, et les chants des zouaves : " *En avant marchons* " et " *l'hymne à Pie IX* " furent chantés avec enthousiasme par tous les convives.

Pendant le banquet, madame la marquise de Charette est entrée, avec quelques dames qui l'accompagnaient, pour servir elle-même les convives. Des applaudissements frénétiques ont accueilli son entrée dans la salle ; et les acclamations recommencèrent quand la marquise vint, avec son aimable sourire et sa grâce admirable, servir aux tables. Cet incident est bien le plus agréable de la soirée.

A la fin du banquet vinrent les santés.

M. le président proposa les santés : " *A la Reine et au Pape.* " Cette dernière fut bue aux cris de " *Vive le Pape.* " Le capitaine Dorion, zouave de Charlesbourg, proposa ensuite la santé " *A l'Épiscopat et le clergé canadien.* " Il rappela les bienfaits dont nous sommes redevables à notre clergé. Les zouaves, à qui doivent-ils leur existence, sinon, à l'épiscopat, surtout au saint évêque que tout le monde vénère, Mgr. Bourget.

Mgr Raymond répondit en quelques mots à cette santé dictée par la reconnaissance.

Le président proposa ensuite la santé de l'illustre visiteur, M. le général de Charette, et lui présenta, en même temps, un petit drapeau en soie, d'une grande richesse et travaillé avec goût, représentant l'étendard de Loigny. Le Général, d'une voix émue, et avec cette éloquence que nous avons tant admirée, répondit :

*Mes chers amis,*

" Quel bonheur de vous revoir. Je n'essayerai pas de vous dire ce que je ressens en me retrouvant au milieu de vous, après une aussi longue absence, à une aussi grande distance du théâtre de nos luttes.

" Il me semble vraiment que quelque chose de Rome est ici, et que je retrouve en vous voyant un peu de ce bonheur que nous avions, lorsque le drapeau du St. Père, flottant au vent, nous défendait sur le Pont Saint Ange, fiers de nous trouver unis, catholiques de tous les pays, unis par une même pensée, la vérité, pour une même cause, la justice, dans une même patrie, la capitale du monde chrétien.

" Vous souvenez-vous de ces belles journées au soleil d'Italie, alors que notre uniforme était comme la revendication du monde chrétien pour les droits lésés du St. Siège ?

" Je désirais depuis longtemps venir au milieu de vous, mais à vrai dire, je n'espérais guère réaliser ce vœu. J'hésitais à partir, tant l'avenir est incertain parmi nous, tant le lendemain est gros d'orages, tant le souffle de guerre et de révolutions qui passe sur notre vieux monde, nous oblige de nous tenir sans cesse aux aguets.

" Mais j'ai demandé à qui de droit, s'il m'était permis de quitter un instant mon poste pour venir vous serrer la main, et on m'a dit : partez.

" Eh bien non ! je ne quitte pas mon poste en me trouvant au milieu de vous ; je viens vous dire, bon espoir ! Nous nous retrouverons un jour.

" Je viens recevoir non un témoignage de sympathie personnel, quelque précieux qu'il puisse être, mais le témoignage de notre union en face des événements qui peuvent surgir.

" Ah ! vous l'avez bien nommée votre association, cette union de vos dévouements. Tant qu'il restera un zouave, le nom du colonel Allet restera comme le synonyme du mot honneur et abnégation.

" La dernière fois que je l'ai vu, c'était sur les bords du lac de Genève, je lui posai la question suivante : " *Avez-vous bien fait, mon colonel, de refuser le plus grand honneur qu'il était possible d'offrir à des Français, celui d'entrer dans l'armée française, au lendemain des désastres inconnus dans son histoire, ai-je bien fait de refuser le mandat de député et de sénateur ?* "

" Il répondit : " *Quand on a eu l'honneur de servir un Pape qui s'appelle Pie IX, que ce Pape est prisonnier ; eh bien ! on attend, c'est le plus grand honneur qu'il soit donné à un homme d'avoir.* " Bon et cher colonel, il n'a pas attendu longtemps ; il n'a pas pu survivre à son maître bien-aimé. Il est tombé en chevalier chrétien, on l'a trouvé mort dans sa chambre, son chapelet à la main, comme Lamoricière.

" Croyez bien qu'il ne faut pas désespérer ; le droit a partout une force secrète plus grande que les baïonnettes et les conspirations. Il a pour lui la Providence, surtout lorsqu'il s'appuie sur une mission et que cette mission est divine. Il peut être momentanément vaincu,

les hommes passent ; ils sont peu de chose en face de la grandeur du résultat. Mais la force qui sommeillait se réveille un jour au grand étonnement du monde ; elle apparaît redoutable et triomphante, alors qu'on la croyait annihilée. Dieu a son jour, son heure son instant, auquel il dit : ceci sera, et cela est.

« C'est une grande et consolante pensée, que celle du triomphe de la justice ici-bas. Hélas, le faible est souvent sacrifié ; l'homme juste est immolé. Qu'importe ? Je le répète, la Providence intervient par des coups décisifs. Elle envoie un Pape, un vieillard contre Attila ; elle sauve la France par Jeanne d'Arc ; elle la sauve à Rocroy et à Fontenoy ; elle la sauvera encore de la tyrannie révolutionnaire ; j'en ai le consolant et inébranlable espoir.

« Croyez-vous que la cause du pouvoir temporel du Pape soit indifférente aux destinées de l'Eglise ? Croyez-vous que, dans ce cas, ses ennemis auraient apporté contre elle un pareil acharnement ?

« Mais encore une fois que nous importe ? Nous avons la promesse que l'Eglise ne succombera pas. Donc la révolution doit succomber.

« Par qui, quand, et comment sera fait ce grand œuvre ?

« Dieu dispose des hommes comme il lui plaît. Qu'il nous suffise d'être prêts. Soyons humbles, car notre rôle est assez grand, assez glorieux de cette sorte.

« Nous avons pour nous deux choses : notre passé et nos morts. Nos morts, ceux qui sont tombés pour la bonne cause, et sont allés former là-haut une nouvelle et puissante phalange autour du Pontife vénéré, qui nous a tant de fois bénis, et qui pleurait dans ce jour de deuil, lorsque du haut du Vatican, il nous adressait, à nous qui l'accablions, pour la dernière fois, un suprême et douloureux adieu.

« Il m'en souvient, et il vous en souvient aussi de cette scène poignante, qui jamais ne s'effacera de notre mémoire. Les hommes ont passé depuis. Pie IX n'est plus. La cause que nous défendons est-elle morte ? Est-elle mourante ? Est-elle seulement assoupie ? Non ; elle vit ; elle s'appelle Léon XIII ; elle est debout, chaque jour elle agite les pensées des grands conducteurs d'hommes. Elle se pose inévitable, inoubliable, essentielle, et chaque jour plus importante. D'un bout du monde à l'autre, elle remue les consciences et le cœur des catholiques ; elle grandit dans les humiliations ; elle susciterait plus de dévouement que jamais.

« Et la preuve, c'est que vous êtes là à douze ans d'intervalle réunis comme à la veille du combat.

« Vive Dieu, Messieurs, l'avenir est à nous ! et la meilleure de toutes les garanties est votre drapeau et sa devise merveilleuse : « Aime Dieu et va ton chemin. »

La santé qui suivit fut celle des zouaves pontificaux, « *Au régiment* » ; elle fut proposée par le Président du banquet, et M. Noël Raymond y répondit : Il fit l'histoire du mouvement des zouaves au Canada, de Pélan religieux et filial qui s'empara de la jeunesse canadienne à l'appel du Saint Pape, Pie IX. Il rappela à ses camarades toutes les marques de sympathies et d'affections qu'ils reçurent de leurs compatriotes au moment de leur départ pour Rome. « Quel encouragement pour nous que celui que nous recevions de toutes parts. » dit-il, « pouvait il y avoir quelque chose de plus propre à enflammer nos cœurs que cette démonstration si solennelle qui eut lieu à Montréal le 18 février 1868, ces acclamations de « tout un peuple, ces paroles éloquentes qui nous étaient adressées, ces bénédictions des saints Pontifes « ces prières faites pour nous avec tant de ferveur « par des milliers de fidèles ! » Il parla de leur séjour à Rome, de leur vie commune, et finit par exprimer la joie de tous de voir au milieu d'eux le brave et vaillant de Charette, leur bien-aimé chef.

M. Emmanuel Tassé, d'Ottawa, en termes éloquentes et avec des sentiments de reconnaissance pour la société Saint Jean-Baptiste et les citoyens de St. Hyacinthe, proposa la santé « *à nos hôtes*. » M. Odilon Desmarais avocat, en réponse à cette santé fit un beau discours à la louange du général et des zouaves.

La santé « *au Maire et au conseil-de-ville de St. Hyacinthe* » fut ensuite proposée par le Président, et M. L. Côté y répondit en termes appropriés à la circonstance. Puis, vint la dernière santé, toujours la plus agréable, celle « *aux Dames*. » M. L. S. Adam, shérif, fut l'heureux interprète des sentiments de tous ; il sut payer la dette que les convives, surtout les zouaves, avaient contractée envers les dames de St. Hyacinthe, si aimables dans leur générosité.

## LE FEU D'ARTIFICE.

Après le banquet, le Général et madame de Charette, accompagnés par la foule des invités, reprenaient le chemin de la ville. Une fort jolie procession aux flambeaux les précédait et la bande Philharmonique semait sur la route les plus harmonieux accords.

Un feu d'artifice, préparé pour la circonstance, et qui avait été fourni par le professeur Hand, de Hamilton, vint encore ajouter au grandiose de la soirée. Un énorme ballon fut lancé avec beaucoup de succès, et il plana longtemps sur St-Hyacinthe, pour aller ensuite, messager de bonnes nouvelles, dire au loin le dernier épisode de la belle fête du 22 juin.

Vers les 10 heures, le général et tous les zouaves laissèrent la ville au milieu des hurrahs, des serremments de mains et des marques les plus vives d'une sincère affection d'une part et d'une profonde reconnaissance de l'autre.

L'Union-Allet conservera longtemps le souvenir de sa visite à St-Hyacinthe, et de la magnifique réception que les zouaves et leur général y ont reçue.

## AU COUVENT DU SACRÉ CŒUR.

Le 23 au matin, le Général, accompagné de madame de Charette, du marquis de la Rochefoucault, du sénateur Trudel, de M. le recorder de Montigny et de MM. les zouaves N. Renaud et Emmanuel Tassé, alla visiter le Couvent du Sacré Cœur, au Saulx au Récollet.

Les élèves lui présentèrent l'adresse suivante :

*A M. le Général de Charette.*

Pour nous quel doux plaisir et quelle belle fête  
D'accueillir en ces lieux l'illustre de Charette !  
France toujours chérie, ah ! tes nobles enfants  
Savent du Canada quels sont les sentiments.  
De la Mère Patrie on aime ici l'histoire ;  
Ses triomphes, ses maux, tout vit dans la mémoire :  
Ses épreuves surtout, en ces temps malheureux,  
Trouvent dans tous nos cœurs un écho douloureux.  
Oui, nous le sentons bien à notre sympathie,  
La France est notre sœur, la France est notre amie,  
Mais attendons pour elle un consolant destin :  
Elle souffre aujourd'hui, Dieu saura bien demain  
La relever belle et purifiée,  
Et de l'Eglise encor se montrer fille aînée ;  
Tant qu'il lui restera de vrais cœurs vendéens,  
Elle a, pour la sauver, de valeureux chrétiens !

Permettez, Général, à nos voix de vous dire  
L'enthousiasme qu'ici votre présence inspire :  
Digne fils de celui que l'on vit autrefois  
S'immoler à son Dieu, s'immoler à son roi,  
Vous avez su garder cette noble devise,  
Vous avez combattu pour la France et l'Eglise.  
Des Zouaves, le père et le chef belliqueux,  
Vous unites au leur votre sang généreux.  
Mentana vous a vu glorieux, intrépidé :  
Religion, vertu, telle était votre égide.  
Patay vous retrouva toujours prêt à souffrir  
Dans une noble cause, et pour elle à mourir.  
Cœur de Jésus, du ciel tu bénissais sans doute  
Cet illustre guerrier qui versait goutte à goutte  
Ses sueurs, ses travaux, ne se réservant rien  
Que de servir la France et l'aimer en chrétien

Dans ton amour, ta divine élémence  
En reçu à Patay l'étendard glorieux  
Témoin de la valeur, témoin de la constance  
Que conservaient au cœur tes fils si généreux.  
Rappelons, pour l'honneur de la Nouvelle-France,  
Que, dans ces immortels combats,

Elle fournit aussi d'héroïques soldats :  
Zouaves Canadiens, nous verrons dans l'histoire  
Aux zouaves de France unir votre mémoire.

Avec des souvenirs si glorieux, si doux,  
Frères nous nous sentons d'accueillir parmi nous  
Celui dont le beau nom, toujours pur et sans tache,  
Fait reculer l'impie et fait rougir le lâche.

Écrions-nous donc toutes d'une voix :  
Soyez, ô Général, bienvenu mille fois !...  
Dans ce modeste asile où du Cœur adorable

Nous sommes les heureux enfants.  
L'écho nous a porté le concert admirable  
De patriotiques accents

Que notre beau pays partout fait retentir  
En vous voyant sur son sol accourir :  
Enthousiasme bien juste, et qui relève encore  
Ceux que l'amour de votre France honore.

Que le Cœur de Jésus, l'objet de votre amour,  
Daigne, illustre guerrier, vous protéger toujours ;  
Qu'il ait bientôt pitié de sa France chérie,  
En lui rendant sa gloire et son antique vie !

Sault-au-Récollet, 23 juin 1882.

Le Général, touché par cette magnifique adresse, répondit d'une voix émue :

Mesdemoiselles, — Je ne puis maîtriser mon émotion en voyant cette gracieuse troupe de jeunes filles, dont je serais fier d'être le commandant, surtout quand elle porte le nom de Demoiselles du Sacré Cœur. Que je voudrais voir ici ma fille, qui est de l'âge de plusieurs d'entre vous, et lui donner le spectacle de tant de distinction et de modestie. Je reconnais bien ici l'éducation que donnent les Religieuses du Sacré Cœur qui ont transporté ici leur tradition de former les femmes chrétiennes, aimables comme la Religion sait les former. Je sortirai de votre pays meilleur, car, à chaque pas j'y rencontre des accents qui m'encouragent au bien, et si j'ai l'honneur de combattre encore sur les champs de bataille, le souvenir de vos bonnes paroles influera certainement sur ma conduite. Si j'ai été un instrument pour servir les desseins de Dieu, priez que je m'en rende digne ; les prières des femmes sont puissantes auprès du Dieu des armées.

Du Convent du Sacré Cœur, le Général se rendit au Noviciat des Jésuites, où les novices lui lurent cette élogieuse adresse :

*Adresse des Novices de la Compagnie de Jésus du Sault-au-Récollet au Général de Charette.*

Au Général Marquis de Charette, Colonel des Zouaves Pontificaux.

Général,

C'est le cœur rempli d'une vive émotion que nous saluons en vous le brave des braves, le grand citoyen, une des gloires de la France, l'héroïque défenseur des droits de la Sainte Église et de son auguste chef.

Il semble à nos jeunes imaginations, Général, que vous êtes presque au milieu des vôtres, au milieu des novices de la Compagnie de Jésus. N'êtes-vous pas général des armées pontificales, toujours prêt à voler, au premier signal, au secours de l'Église et de son Chef, toujours prêt à verser votre sang pour la défense de la plus sainte des causes ? Et ne sommes-nous pas une compagnie de jeunes recrues dans cette même armée, faisant l'apprentissage du combat spirituel, pour consacrer plus tard et nos travaux et nos vies à la défense de la même Église, nourrissant, nous osons le dire en toute humilité, la ferme résolution de répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour

le triomphe de la foi ? La différence, Général, est que nous sommes encore au camp, et que vous avez déjà maintes fois affronté les balles et les boulets, cueilli bien des palmes et remporté plus d'une victoire.

Votre présence au milieu de nous, Général, nous fait beaucoup d'honneur ; elle nous stimule dans la poursuite de notre entreprise, et laissera dans nos cœurs un doux souvenir.

Nous supplions le Sacré Cœur de Jésus, dont vous avez porté si haut le drapeau, de vous conserver longtemps, vous et vos braves, pour le salut de la France et le triomphe de l'Église.

LES NOVICES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,  
de la maison St. Joseph au Sault-au-Récollet.

23 juin 1882.

A cette adresse le général de Charette répondit en ces termes :

Merci, mon Rév. Père et chers jeunes gens, pour votre accueil si amical et vos félicitations.

Oui, nos Zouaves ont été braves et dévoués. La gloire n'en rejuit-elle pas en bonne partie sur les Pères de la Compagnie de Jésus, qui avaient donné à beaucoup leur éducation, et les accompagnaient sans doute de leurs vœux sur les champs de bataille ? Nous combattons par les armes, et vous par la prière.

Vous l'avez dit, nous sommes toujours prêts à voler à la défense de l'Église, comme votre compagnie est, elle aussi, toujours sur la brèche. Votre tâche à vous est, permettez-moi de le dire, la plus difficile. C'est chose encore assez aisée que de s'exposer aux balles et aux boulets, et de se faire tuer quand on ne peut pas faire autrement ; mais, de prier toute la journée, c'est toute autre chose.

Bon nombre de nos zouaves ont dû quitter notre drapeau. Mais combien se sont hâtés, avides de dévouement, de venir se grouper autour du vôtre ou d'autres également saints ! Je ne sais si leurs nouveaux chefs sont contents d'eux ; pour moi, je l'ai été, en particulier de nos zouaves canadiens, dont le souvenir me sera toujours cher.

## A L'UNION CATHOLIQUE.

Le 24 au soir, le général de Charette fut reçu par l'Union Catholique à la salle académique du collège des Jésuites. Une soirée avait été organisée pour la circonstance par le zélé directeur de l'Union Catholique, le R. P. Hanon. La meilleure société de Montréal y était réunie. Un nombre considérable d'ecclésiastiques représentant toutes les paroisses et les maisons religieuses de Montréal étaient venus saluer le héros, défenseur de l'Église. A la levée du rideau, la fanfare du 65ème bataillon sous la direction de M. Lavigne, zouave, fit entendre une joyeuse ouverture. L'adresse suivante fut ensuite lue au Général au nom de l'Union Catholique par le président, M. P. B. Mignault, avocat :

M. le Général,

L'Union Catholique de Montréal voit aujourd'hui l'un de ses plus beaux jours. Comme la population canadienne toute entière, elle a salué avec enthousiasme l'arrivée au milieu de nous du vainqueur de Mentana. Société avant tout catholique, elle a tenu à honneur de présenter ses hommages à l'un des plus illustres champions du catholicisme au XIXe siècle et prouver par là son inaltérable attachement au siège apostolique et à notre ancienne mère-patrie, la France. Les citoyens de Montréal n'ont pas voulu rester étrangers à cette démonstration, et leur présence ici ce soir en aussi grand nombre montre combien ils savent apprécier la valeur la plus chevaleresque dans la plus juste des causes.

Aujourd'hui plus que jamais tout chrétien doit être soldat, tout chrétien doit se battre pour son drapeau, le drapeau de l'Église, l'étendard de la croix. Nous ne portons pas les mêmes armes, il est vrai, mais nous luttons pour la même cause, nous

tendons au même but, nous défendons la même église, les uns par la plume, les autres par l'épée; n'est-ce pas assez pour nous dire confrères, et nous appeler nous aussi zouaves et compagnons d'armes?

Comme Canadiens, M. le Général, nous avons une raison toute particulière de vous souhaiter la bienvenue aux bords du St-Laurent. Depuis bien longtemps, l'appel aux armes ne s'était pas fait entendre dans nos campagnes. Notre population, qui jadis, arrosait la terre de son sang autant qu'elle de ses sueurs, jouissait des bienfaits de la paix. Un jour on vint nous annoncer qu'une horde révolutionnaire menaçait notre Père commun, l'immortel Pie IX; à sa poignée de braves, commandés par des héros, volait à sa défense et se multipliait sur tous les points pour combattre un ennemi dix fois plus nombreux. Alors l'ancienne ardeur militaire se réveilla au fond des cœurs, nos rues et nos places publiques retentirent du cri des croisés, Dieu le veut! Dieu le veut! et de nombreux jeunes gens laissèrent tout pour aller partager avec l'armée pontificale l'honneur de défendre le glorieux Pie IX. Vous savez le reste, M. le Général, ces jeunes gens vous les avez eus sous vos ordres; à votre exemple ils étaient prêts à donner leur vie pour le siège apostolique et l'honneur de la chrétienté.

En présence d'une carrière comme la votre, M. le Général, à quoi bon des paroles! Les noms glorieux de Castellidardo, Nerola, Mentana et Patay ne proclament-ils pas bien haut votre valeur et votre dévouement à la cause de l'Eglise et de la Patrie? Nous vous avons admiré, Général, quand, à la tête de vos zouaves, vous les meniez à la mort ou à la victoire; mais, laissez-nous le dire, notre admiration a grandi encore lorsque, écrasés par le nombre et la mitraille, rassemblant autour de vous les débris de votre héroïque bataillon dans la chapelle du séminaire de Rennes, au cœur de cette vieille Bretagne, catholique et royaliste quand même, à l'ombre de votre drapeau de Patay, vous fîtes acte public de foi et d'espérance en consacrant le beau régiment des Zouaves Pontificaux au Sacré-Cœur de Jésus. Ce jour marquera dans les annales de la France, car, au sein de la tempête, il fit présager le retour du calme et le triomphe de l'Eglise.

M. le Général, laissez-moi le dire, vous représentez deux défaites: celle de Rome et celle de la Patrie, et c'est là votre gloire! Jadis un roi barbare s'écriait: Malheur aux vaincus! Maintenant nous pouvons dire: Honneur aux vaincus! car ces vaincus représentent Dieu et l'Eglise et ces causes sont celles qui ne périssent jamais! Aujourd'hui le régiment des Zouaves Pontificaux est dispersé, le Pape est prisonnier dans son propre palais. Nous nous en attristons, mais nous ne perdons pas espoir. Pour nous Léon XIII, humilié ou glorieux, est toujours Pontife et Roi. Il règne sur nos intelligences par la doctrine, sur nos cœurs par l'amour et le dévouement qu'il nous inspire à la cause de l'Eglise.

L'avenir se montre bien sombre et gros de nuages, mais quand l'univers chrétien se soulèvera contre les attentats qui se commettent tous les jours à Rome, le Canada ne restera pas en arrière, il sera fidèle aux traditions de son passé.

Déjà, Général, vous savez combien nous ont été sensibles les malheurs de la France que vous avez servie avec tant de gloire. Chacune de ses défaites avait son contre-coup chez notre population et aujourd'hui, malgré les égarements de notre mère-patrie, confiants dans la miséricorde du Dieu qui aime les Français, les yeux tournés vers l'avenir, nous répétons avec espoir votre noble devise de Patay et nous disons avec vous:

Cœur de Jésus, sauvez la France!

Une autre adresse fut lue au marquis de Charette par le Dr. J. J. Guérin, au nom du "Catholic Club." Le Général répondit à ces adresses avec une éloquence et une précision militaires. Chaque phrase enleva l'auditoire et fut saluée par de longs applaudissements. On sentait dans chacune de ses paroles la passion de son cœur pour le Christ et pour l'Eglise.

Les paroles suivantes ont surtout été bien applaudies par l'assemblée et ont depuis fait le tour de la presse catholique du Canada.

"Il est assez facile, Messieurs, pour un homme de cœur de combattre vaillamment sur un champ de bataille pour Dieu et la Patrie; mais ce qui est plus difficile et surtout plus important, c'est de déployer dans les actions de la vie ordinaire, à chaque heure du jour, la même énergie, le même courage pour le triomphe de la vérité religieuse et sociale."

Quelques élèves représentèrent des scènes militaires de la compagnie des volontaires de l'Ouest, (1870), et le chœur du collège des Jésuites, composé de plus de 150 voix, ayant à leur tête, près de la rampe du théâtre, une magnifique bannière du Sacré-Cœur, chanta l'hymne au pape, de Gounod, "Viva Pio Nono", et le chant des zouaves "En avant marchons."

M. Dazé, ancien élève, déclama avec succès le poème célèbre de Victor Fournel "Les soldats de Dieu." Le poète chrétien et célèbre la fameuse charge de Patay. C'est une œuvre digne de reproduction. Les vers sont charmants, bien faits, le sentiment est chrétien, et tout est à la hauteur du glorieux fait d'armes qu'il rappelle. L'on se souvient de ce que fut la charge de Patay. Le 2 décembre 1870, une poignée de zouaves, sous le commandement du général de Sonis et de M. de Charette, se lança à l'assaut du village de Loigny, occupé par une forte division de Prussiens. Appuyée de l'armée française, cette charge eût décidé de la victoire. Malheureusement, les zouaves ne furent pas soutenus et la seule récompense de tant de dévouement fut la mort glorieuse de la moitié de leur bataillon. L'étendard qui portait l'inscription prophétique: "Cœur de Jésus, sauvez la France!" passa successivement de main en main et fut rapporté au camp par l'un des survivants de cette bataille. Le Général de Charette fut blessé pendant la charge, mais la Providence a conservé ses jours pour l'envoyer un jour, espérons-le, à la délivrance de Rome et au rétablissement du pouvoir temporel du successeur de Pie IX.

Voici cette poésie:

#### LES SOLDATS DE DIEU

(Pour l'anniversaire de Patay, 2 Décembre 1870)

Puisque leurs pieds maudits souillent la grande terre,  
Français, voici les Bretons; à vous, fils de Voltaire,  
Les croisés tendent la main;  
A votre *Marseillaise* unissant leur cantique,  
Ils se lèvent; accueillez, ô jeune République  
Ces soldats que tes fils répudieront demain.

O chevaliers sans peur de toute cause noble,  
Vengeurs du droit vaincu par le succès ignoble,  
Votre heure est arrivée: Adieu!

La France croit en vous, la France vous appelle!  
Allons, debout, Chouans, et répandez pour elle  
Le reste de ce sang déjà versé pour Dieu!

Sur nos remparts détruits plantant vos oriflammes,  
Forts comme des lions, tendres comme des femmes,  
Devant votre mère à genoux,  
Fiers enfants, dressez-vous en vivante muraille,  
Et montrez aux Germaines des hommes à la taille  
De ceux dont leurs aïeux ont éprouvé les coups!

On dit qu'en les voyant pencher sous la prière  
Leurs fronts mâles et doux, qu'abritait la bannière  
Couverte d'emblèmes pieux,

Puis s'embrasser, pareils aux chrétiens de Parène,  
Et, sous le vent de mort qui balayait la plaine,  
Courir droit aux canons, la flamme dans les yeux,

De stupour et d'effroi saisi par tant d'audace,  
Le Prussien muet sentit qu'une autre race  
Surgissait alors sous ses pas,  
La race de granit, rocher inébranlable,  
Qu'assiègent vainement nos tourbillons de sable,  
Chêne qu'on peut briser, mais qu'on ne courbe pas !

Sans pâlir, à travers l'horrible fusillade,  
Ils allaient, alignés ainsi qu'à la parade,  
Jonchant la terre de leurs corps ;  
Le mur humain, troué par les balles avides,  
Marchait, marchait toujours, se fermant sur ses vides.  
Et nul ne s'arrêtait en chemin—que les morts !

Noir, déchiré, sanglant, tout criblé de blessures,  
L'étendard qui flottait sur le front de Troussures  
Passait de main en main, parmi  
Les blessés expirants qui frappés au visage,  
Se soulevaient pour voir encore la sainte image,  
Toujours debout, toujours plus près de l'ennemi.

Charette tombe : un cri de tous les cœurs s'élève ;  
Sur ses ailes de feu la rage le soulève ;  
Fauchant tout ce qui résistait,  
Ils courent... et bientôt l'on vit dans la fumée,  
Devant huit cents soldats reculer une armée,  
Et, refoulant le fleuve, un ruisseau qui montait !

Devant eux, comme on fuit à l'aspect d'un prodige,  
Tous avaient fui, frappés de peur et de vertige ;  
Mais de loin sur eux se ruait  
Par milliers, à coups sûrs, sans trêve, sans relâche,  
Les balles, les boulets, l'obus, arme du lâche,  
Et des soldats cachés sans péril les tuaient.

Vous qui de leurs exploits portez le deuil, ô mères,  
Qui les avez payés de vos larmes amères,  
Dites, autour de l'étendard  
Combien en restait-il, quand n'osant les poursuivre,  
L'ennemi, stupéfait d'en voir encor survivre,  
De ses derniers obus salua leur départ ?

Je sais quel bras les poussa et quel feu les anime...  
Leur âme carraissait la chimère sublime  
Qui tenta plus d'un vaillant cœur :  
Verser pour le pays leur sang comme un baptême.  
Justifier le ciel, venger Dieu qu'on blasphème,  
En donnant pour appui leur gloire à sa grandeur.

Ils ont voulu se faire,—et c'était un beau rêve,—  
Les chevaliers du Christ, le couvrir de leur glaive,  
Porter enfin sa croix si loïn  
Et l'élever si haut, dans l'orgueil de leur culte,  
Que le rire des sots, le blasphème et l'insulte  
Resteraient en arrière et ne l'atteindraient point.

Salut donc, ô revers plus grand qu'une victoire !  
Lieu doublement sacré,—par le deuil et la gloire—  
Trempe deux fois de notre sang,  
Patay, garde toujours leurs os dans tes entrailles,  
Et du sol fécondé par de telles semailles  
Fais sortir la moisson, Dieu juste,—Dieu puissant !

VICTOR FOURNEL.

La soirée se termina par la musique. Plusieurs marches militaires telles que jouées par le corps de musique des zouaves pontificaux à Rome, et un "polka de Pezzini" "Paolo Gioza," joué pour le réveil, par les carabinières pontificaux en 1868, furent exécutés par les musiciens du 65<sup>e</sup> bataillon avec leur habileté ordinaire.

L'assemblée se dispersa emportant les meilleurs souvenirs de cette soirée.

## AU COUVENT DU SAINT NOM DE MARIE, HOCHELAGA.

Le lendemain, 24 juin, au matin, le Général et sa suite se rendirent au couvent du Saint Nom de Marie, à Hochelaga.

La réception que lui firent les révérendes sœurs fut magnifique. On remarquait en face de la porte d'entrée, une magnifique bannière entourée des noms des principales batailles du Général ; à droite de l'estrade qui était préparée, son monogramme en verdure, surmonté d'une couronne de laurier en or brillant ; sur le mur à gauche, le mot *Mentana* entouré de palmes et de riches festons. Au bas ces paroles du livre des Machabées :

"Un bruit de voix confuses s'éleva ; chacun louait le Seigneur dans la langue de ses pères."

Allusion aux cantiques d'actions de grâces que chantaient, au soir de ce grand jour, les zouaves pontificaux, des différentes nationalités, que commandait le Général, alors lieutenant-colonel.

On voyait encore, les armes du Pape avec l'inscription :  
Vive Léon XIII ! Vive son vaillant défenseur !

Les murs étaient ornés de corbeilles de fleurs, de cornes d'abondance, etc., etc., etc., d'autres inscriptions de bienvenue et de louanges à l'illustre visiteur. Mais le trait saillant était les deux lignes de colonnettes qui soutenaient la vaste salle, lesquelles, ornées de guirlandes, étaient encore décorées chacune d'un drapeau, ou légionniste ou du Sacré Cœur, ce qui donnait à l'ensemble un aspect grandiose.

Les élèves du pensionnat présentèrent au héros l'adresse que voici :

Monsieur le Général,

Permettez nous de vous souhaiter sincère et cordiale bienvenue dans cette institution qui s'estime aussi heureuse qu'elle est honorée de vous recevoir.

La joyeuse nouvelle de votre visite à notre chère Canada avait fait écho dans notre paisible retraite ; mais à peine osions-nous désirer l'insigne faveur dont nous sommes l'objet en ce moment. Que de fois, cependant, ravies par le récit des vertus et des exploits que la renommée se plaît à attacher à votre nom, nos jeunes imaginations avaient vu dans l'aurole de la gloire, l'illustre figure que nous admirons si justement ! Oui, nous savons, monsieur le Général, que la Religion et la Patrie vous doivent la double couronne du dévouement et de l'héroïsme ; nous savons aussi que les batailles de Mentana, de Patay et de Loigny, dont vous fîtes le héros, sont des pages bien glorieuses dans notre histoire contemporaine ; nous savons surtout qu'à ce sublime courage, vous unissez la foi des anciens preux, portant comme eux bien haut, le précieux étendard de votre piété vive et ardente.

A vous donc, noble défenseur des plus chers intérêts de la sainte Église, nos plus chaleureuses félicitations.

Veuillez aussi agréer les vœux que nous formons pour votre bonheur et pour celui de votre digne famille.

Hommage de respectueuse et profonde gratitude pour la faveur de ce jour, et souffrez que nous vous adressions ces paroles empruntées aux souvenirs de Paray-le-Monial : "Monsieur le Général, vous aimez à faire des heureux."

LES ÉLÈVES DU PENSIONNAT DU ST. NOM DE MARIE.

Hochelaga, 24 juin 1882.

A cette adresse si bien pensée et qui fut aussi bien dite, le Général fit cette réponse :

Monsieur l'Aumônier, Mesdames, Mesdemoiselles,

J'ai d'abord à vous faire mes excuses de me trouver si en retard ; mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ma faute :

(A continuer.)